

LE CHATEAU
DE
PIERRE-SCISE,

OU
L'HÉROÏSME DE L'AMOUR FILIAL,
MÉLODRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

A SPECTACLE,

PAR M. J. A. M. MONPERLIER;

Musique de M. QUAISAIN.

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre de l'Ambigu - Comique, le 30
juin 1812.*

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Palais - Royal, galerie de bois,
derrière le Théâtre Français.

De l'Imprimerie de MAUGERET fils, rue St.-Jacques, n^o. 58.

PERSONNAGES.

ANNE DE MONTMORENCI , Connétable.	M. FRENOY.
ERNEST , comte de Nevers, prisonnier d'Etat.	M. JOIGNY.
GASTON DE MONLAC , gouverneur du Château de Pierre-Scise	M. DEFRÈNE.
FULBERT , vieil officier commandant la garnison	M. DOUVAÏ.
MARTIAL , officier	M. SALLÉ.
ALBANI , concierge du Château	M. MELCOURT.
CLAUDIN , commissionnaire du Château	M. RAFFILE.
BROFF , porte-clefs	M. STOKLEIT.
UN SOLDAT	M. DEBRAY.
CÉLESTINE , fille du comte Ernest	Mlle. LE ROY.
SOLDATS de la garnison.	
SOLDATS du détachement de Martial.	



**La Scène se passe à Lyon, au Château de Pierre-Scise, sous le
règne de Louis XIII.**

*Vu au Ministère de la Police-générale de l'Empire, conformément
aux dispositions du Décret impérial du 8 Juin 1806, et à la décision
de S. Exc., en date de ce jour. Paris, le 11 Mai 1812.*

Le Secrétaire-Général, signé SAULNIER.

**Vu l'Approbation, Permis d'afficher et représenter. Paris, le 18 mai
1812.**

Le Conseiller d'Etat-Prefet de Police, Baron de l'Empire.

Signé PASQUIER.

LE CHATEAU DE PIERRE-SCISE, MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une des cours du Château de Pierre-Scise ; au fond, une galerie traversant le théâtre ; à gauche, une entrée qui conduit au pont-levis ; à droite, une porte établissant communication avec l'intérieur ; au milieu de la cour, un arbre au pied duquel est un banc.

SCENE PREMIERE.

FULBERT, *seul.*

Je ne sais où porter mes pas pour écarter les sinistres réflexions qui m'accablent. Ah ! jour fatal ! pourquoi faut-il que je voie ta lumière, lorsqu'on va la ravir au plus vertueux des hommes ? Trop malheureux Ernest, victime de la plus noire perfidie, la mort réservée aux criminels va te frapper, et Fulbert ne peut te sauver ! le sensible Broff, ce porte-clefs que j'avais su intéresser à ton sort, ne peut plus me secourir. Le traître Albani est parvenu à le faire incarcérer et à le rendre suspect au gouverneur. Hélas ! que puis-je faire, seul, contre des gens dévoués au farouche Monlac ? N'importe, dusse-je périr, je tenterai sa délivrance, et j'aurai du moins en mourant la douce consolation d'avoir fait tous mes efforts pour sauver un innocent.

SCENE II.

FULBERT, CLAUDIN, *portant une malle.*

CLAUDIN.

Ouf ! me v'la arrivé, dieu merci ! toutes les fois que je grimpe cette maudite montée, je donne au diable de tout mon cœur celui qui s'avisait de bâtir le Château de Pierre-Scise sur ce vilain rocher ; je vous demande s'il manquait de place ailleurs ? Ah ! voilà M. Fulbert !

FULBERT, *réfléchissant.*

La place que j'occupe me donne quelque autorité sur la garnison du château ; j'en suis aimé....

CLAUDIN.

Monsieur Fulbert....

FULBERT.

Si je pouvais....

CLAUDIN.

Tiens ! qu'est-ce qu'il a donc pour parler ainsi tout seul ? est-ce qu'il ne me voit pas ? M. Fulbert !.. Est-il devenu sourd ? Je crois qu'il se moque de moi ; c'est sûr.... (*Criant.*) M. Fulbert !... M. Fulb....

FULBERT.

Qui m'appelle !.. Ah ! c'est toi ? Que me veux-tu ? réponds donc, imbécille.

CLAUDIN.

C'est ça, imbécille ! ne vous gênez pas. C'est pour me remercier de la course que je viens de faire. Obligez donc les gens... Imbécille !

FULBERT.

Au fait, que me veux-tu ?

CLAUDIN.

Pardine ! vous devez bien le savoir mieux que moi : où m'avez-vous envoyé ?

FULBERT.

Que sais-jé ? j'ai bien autre chose à penser, vraiment ! Explique-toi ou va-t-en.

CLAUDIN, *à part.*

Ah ça ! mais, serait-il timbré ?

FULBERT.

Finiras-tu ?

CLAUDIN.

Mon Dieu ; ne vous fâchez pas. Je finis et je commence. Je viens du bureau du coche. Votre nièce, mademoiselle Georgette, n'est pas arrivée, attendu que... qui... non, ce n'est pas ça... attendu que sa mère est malade. Je n'ai pas demandé de quelle maladie, par exemple.

FULBERT.

Quelle patience ! après ?

CLAUDIN.

Attendu que sa mère est malade ; mais c'est égal : elle vous envoie sa malle à sa place, qui renferme tous ses effets, avec lesquels elle a l'honneur d'être, *et cætera.*

FULBERT.

C'est bon, elle a bien fait de ne pas choisir ce moment pour arriver. La sentinelle a-t-elle visité ces effets ?

CLAUDIN.

Non ; elle n'a pas osé : est-ce qu'il peut entrer quelque chose ici sans cette cérémonie ?

FULBERT, *à part.*

Je ne le sais que trop!

CLAUDIN.

A propos, M. Fulbert, comme je passais devant l'Homme de la Roche, j'ai rencontré huit ou neuf soldats qui avaient l'air de prendre le chemin du château, sac sur le dos, mousquet au côté, sabre au bras....

FULBERT.

Encore quelque victime!

CLAUDIN.

Ma foi! ça ne me regarde pas. Dites donc, M. Fulbert, c'est aujourd'hui qu'il y aura du grabuge au château. Le comte Ernest va être mis à mort pour la première fois de sa vie; me sera-t-il permis de voir ça?

FULBERT.

Misérable! je ne te soupçonnais pas un mauvais cœur.

CLAUDIN.

Allons, on a un mauvais cœur, parce qu'on est curieux. Est-ce que je ne me suis pas toujours rappelé avec effusion que c'est à vous que je dois la place de commissionnaire du château? Je n'ai pas extraordinairement d'esprit, c'est vrai, mais pour un bon cœur, je peux le disputer à tout le monde. Je n'aurais jamais cru ça de vous, M. Fulbert, je vous le dis, moi.

FULBERT.

Allons, allons, il suffit, porte cette malle dans ma chambre.

CLAUDIN.

J'y vais.... Vous ne m'en voulez pas, M. Fulbert?

FULBERT.

Eh! viva donc. (*On entend un son de cor.*) Qu'entends-je?CLAUDIN, *comptant.*

Deux.... trois.... Je gage que ce sont les soldats que j'ai rencontrés.

FULBERT.

En effet, c'est le signal accoutumé.

CLAUDIN.

Le pont-levis se baisse..... ils entrent..... je les reconnais.

FULBERT.

Je cours avertir le gouverneur de leur arrivée; toi, fais attendre dans cette cour, je reviens à l'instant. (*À part en sortant.*) Ces soldats m'inquiètent.

CLAUDIN, *seul.*

Laissez-moi faire, ils ne s'ennuieront pas, je ferai conversation avec eux. D'abord rangeons cette malle; elle m'a cassé les épaules: en vérité, pour un homme délicat, je suis trop prodigue de ma force. (*Il range la malle de côté.*)

SCÈNE III.

MARTIAL, CÉLESTINE, sous les habits de soldat, même uniforme que le détachement qui conduit Martial;
 CLAUDIN, SOLDATS, arrivant avec Martial.

CLAUDIN, *saluant.*

Entrez, entrez, messieurs; soyez les bien-venus.

CÉLESTINE. (*Elle pose son fusil, et Martial lui aide à quitter son havresac.*)

Nous y voici! le cœur me bat.

MARTIAL, *bas.*

Du courage et de la prudence.

CLAUDIN, *saluant toujours.*

Je suis bien votre serviteur,

MARTIAL.

L'ami, pourrais-tu me dire où est l'officier de garde?

CLAUDIN.

Certainement, monsieur l'officier, que je le peux; il est allé vous annoncer à M. le Gouverneur, et il m'a dit comme ça de vous dire, que vous avez la complaisance de l'attendre ici un instant; vous voyez que je m'acquitte de ma commission; car il est bon que vous sachiez que je suis le commissionnaire du Château de Pierre-Scise, Eustache Claudin, natif de Crémieux, pour vous servir.

MARTIAL.

Fort bien. Et comment se nomme cet officier?

CLAUDIN.

Falbert.

CÉLESTINE, *à part et avec joie.*

Falbert! on ne m'a pas trompée.

CLAUDIN.

C'est bien le plus honnête homme de tout Lyon. Chacun l'aime, le respecte; ça n'a pas plus de fiels... enfin, après moi, c'est le meilleur enfant du château: vous en jugerez.

MARTIAL.

Je n'en doute pas.

CLAUDIN.

J'ai cru d'abord que vous nous ameniez quelqu'un pour mettre en cage; mais je vois que vous êtes tout seul de votre compagnie.

MARTIAL, *à part.*

Le bavard.

CLAUDIN.

C'est égal, vous avez bien fait d'arriver aujourd'hui, vous serez témoin d'une catastrophe lamentable. Comment, vous ne savez pas ça? Je vais vous l'apprendre. Sachez donc que le comte Ernest de Nevers...

CÉLESTINE, *vivement.*

Eh bien! le comte Ernest....

CLAUDIN, *mystérieusement.*

Va périr; rien que ça.

CÉLESTINE, *avec un cri*

Dieu!

MARTIAL, à *Célestine*.

Silence !

CLAUDIN.

Oui, il a passé hier au conseil de guerre, et aujourd'hui son compte est fait.

CÉLESTINE, à part.

Malheureuse ! qu'ai-je entendu !

MARTIAL, bas à *Célestine*.

Vous allez nous perdre !

CLAUDIN.

Oh ! c'est une fameuse histoire. Je vais vous dire ce que j'en sais...

MARTIAL, brusquement.

Paix !

CLAUDIN.

Mais...

MARTIAL.

Paix, te dis-je !

CLAUDIN.

Eh ben ! vous ne saurez rien... vous ne saurez rien. (*A part*).
Oh ! le sournois ! (*Il va parler aux soldats*.)

CÉLESTINE à *Martial*.

Vous venez de l'entendre. Mon malheureux père va périr, mais le brave Fulbert est dans ces lieux, dit-on ; il servit jadis sous le comte qui le combla de bienfaits ; sans doute il ne balancera pas à s'unir à nous et à favoriser nos projets.

MARTIAL.

Je connais Fulbert, nous avons fait trois campagnes ensemble ; mes traits ne peuvent être entièrement effacés de son souvenir ; je le verrai, je sonderai ses sentimens à l'égard de votre père ; et si je parviens à acquérir la certitude de son attachement pour lui, je lui découvrirai qui vous êtes. Il ne faut rien précipiter ; laissez-moi agir : évitez surtout d'être reconnue ; tout serait perdu.

CÉLESTINE.

O mon ami ! ma vie est entre vos mains.

MARTIAL.

On vient, chut ! reprenez votre rang ; affectez un air résolu. Voici l'instant de montrer du courage.

(*Célestine, après avoir repris son havresac et son mousquet, se met à son rang. Martial la regarde avec admiration.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, FULBERT.

CLAUDIN.

Eh ! arrivez donc, monsieur Fulbert.

FULBERT à *Martial*.

C'est vous qui commandez le détachement ?

MARTIAL.

Oui.

FULBERT.

Monsieur le Gouverneur est occupé pour le moment ; il ne peut vous passer en revue.

MARTIAL.

Je l'attendrai. J'ai une lettre à lui remettre. Si vous voulez indiquer le lieu qui nous est destiné, ce garçon vaudra bien y conduire mes camarades. Ils ont besoin de repos, et j'aurai le plaisir de renouveler connaissance avec vous, en attendant monsieur le Monlac.

FULBERT, *surpris*.

Avec moi ! (*A part.*) J'ai vu cette figure là quelque part. (*Haut.*) Claudin !

CLAUDIN.

Ça suffit, monsieur Fulbert ; je sais ce que parler veut dire. (*Aux soldats.*) Venez, mes camarades, suivez-moi ; laissez-vous mener.... Dans la salle basse, n'est-ce pas ?

FULBERT.

Oui.

MARTIAL, *bas à Célestine*.

Dans un instant j'irai vous rejoindre ; je vais lui parler. (*Aux soldats.*) Allez.

(*Célestine, Claudin et les soldats sortent.*)

SCÈNE V.

MARTIAL, FULBERT.

MARTIAL, *gaiement*.

Eh bien ! tu ne me reconnais pas, mon cher Fulbert ?

FULBERT.

Non. J'ai pourtant quelque idée....

MARTIAL.

Comment ! tu ne te rappelles pas Martial, ton vieux compagnon d'armes ?

FULBERT.

C'est toi ! oui ; je reconnais tes traits maintenant.

MARTIAL.

Eh ! embrassons-nous donc. (*Ils s'embrassent.*)

FULBERT.

De bien bon cœur ! Ce cher Martial !... Qui m'aurait dit que je te reverrais un jour.... Pardonne-moi, mon ami, de ne t'avoir pas reconnu ; il y a si longtemps que nous nous sommes quittés !...

MARTIAL.

C'est vrai ; dix années à peu près.

FULBERT.

Je ne m'attendais pas à te rencontrer ici ; quel sujet t'y conduit ?

MARTIAL.

Tu vas le savoir. Après avoir servi trente ans ma patrie, couvert d'honorables blessures, je demandai ma retraite. J'étais sergent dans le régiment de monsieur le duc de Montmorenci ; mon capitaine m'estimait. Il sollicita et obtint pour

moi, auprès du cardinal de Richelieu, ma retraite pour servir en qualité d'officier dans le château de Pierre-Scise. Je suis ton compatriote, mon cher Fulbert; je suis Lyonnais. Le désir de revoir ma patrie m'a déterminé, j'acceptai, et je viens avec dix braves, choisis dans ma compagnie, prendre possession de ce nouveau poste, où je terminerai probablement le reste de ma vie.

FULBERT.

Ton histoire est à peu près la mienne; c'est à mon ancien colonel, c'est au malheureux comte Ernest que je dois le grade d'officier que je remplis dans ce château, et une pension qu'il me fit obtenir en récompense de mes longs services.

MARTIAL.

Fulbert! je ne trouve plus en toi cette gaieté franche et inaltérable qui te faisait chérir de tous nos amis; aurais-tu quelques chagrins?

FULBERT.

Oui, beaucoup.

MARTIAL.

Parle, mon ami, et n'oublie pas que tu as dans Martial un frère d'armes prêt à sacrifier sa vie pour toi. Parle, je l'exige au nom de notre ancienne amitié.

FULBERT.

Tu es honnête homme. C'est peut-être le ciel qui t'envoie. Martial, je vais te proposer une bonne action.

MARTIAL.

C'est être sûr de mon consentement.

FULBERT.

Tu connais le comte Ernest de Nevers?

MARTIAL.

Oui. (*A part.*) Quel espoir!

FULBERT.

Il est mon bienfaiteur.

MARTIAL.

Et celui de tous les malheureux: tout le monde le chérit et l'admire.

FULBERT.

Eh bien! cet homme vertueux et bienfaisant, ce héros qui versa tant de fois son sang pour sa patrie, va périr aujourd'hui même victime de la haine d'un scélérat et de la plus atroce calomnie.

MARTIAL.

Le comte est innocent!

FULBERT.

Oui, je le jure sur l'honneur. Ecoute-moi: Gaston de Monlac, aujourd'hui gouverneur du Château de Pierre-Scise, fut jadis violemment épris de la belle Célestine, fille unique du comte Ernest. Les vœux de Monlac furent rejetés. Le comte avait promis sa fille à un neveu du duc de Montmorenci, jeune officier plein de mérite, aimé tendrement de Célestine. Dès lors

le vindicatif Monlac jura une haine mortelle au comte et à celle qui l'avait dédaigné ; deux ans après , il fut nommé , par le cardinal de Richelieu , dont il est la créature , au gouvernement de ce château , et le hasard lui fournit bientôt les moyens d'assouvir sa vengeance. Le comte Ernest , chargé d'une mission secrète , dans une cour étrangère , eut le malheur de ne pas réussir. Le cardinal , qui le haïssait , d'après les lâches instigations de Monlac , saisit cette occasion de le perdre , on le peignant au roi sous les couleurs les plus odieuses. L'innocent Ernest , accusé d'avoir trahi les intérêts de sa patrie , est traîné dans les cachots de Pierre-Scise. On lui ravit ses moyens de défense ; on étouffe ses justes réclamations ; on dérobe même la connaissance de son sort à tous ceux qui pouvaient s'intéresser à lui. Enfin , d'après un ordre du ministre , qu'il sollicitait avec ardeur , Monlac convoque un conseil de guerre , les juges se rassemblent ; le traître souffle dans tous les cœurs la haine qui dévore le sien ; l'arrêt inique se prononce , et le malheureux Ernest , condamné à périr , ne peut opposer à ses bourreaux que le calme de l'innocente et la noble fierté d'une âme irréprochable.

MARTIAL.

Quel tissu de perfidie !

FULBERT.

Je vois , à la juste indignation qui t'anime , que je puis compter sur toi.

MARTIAL.

Et tu ne t'es pas trompé. Que veux-tu faire ?

FULBERT.

Leur arracher leur victime ou périr.

MARTIAL.

Ton noble dévouement m'enflamme , brave Fulbert ; apprends aussi un secret qui t'étonnera , si l'héroïsme peut étonner une âme telle que la tienne.

FULBERT.

Que veux-tu dire ?

MARTIAL.

Nous touchions presque aux portes de Lyon , lorsqu'une voiture qui paraissait nous suivre , s'arrête près de nous. Une femme en descend , c'était la belle Célestine , la fille du comte Ernest. Oui , Fulbert ; elle me demande un instant d'entretien , je le lui accorde. Je sais , me dit-elle , que vous allez au château de Pierre-Scise ; votre fortune est faite , si vous consentez à m'y introduire sous les habits d'un de vos soldats. Je refuse l'or et la proposition. La jeune comtesse ne se rebute point , elle insiste , elle me fait le récit des motifs qui la font agir , avec cette éloquence persuasive qui va jusqu'à l'âme. Ses beaux yeux se remplissent de larmes ; mes camarades , témoins de cette scène touchante , ne peuvent lui refuser leur admiration ; elle redouble d'instances , me presse , me conjure avec le cri de l'amour filial. Ma fermeté m'abandonne , l'humanité parle , et je n'ai pas la force de lui résister.

FULBERT.

Femme sublime !

MARTIAL.

Nous entrons dans une auberge ; un de mes soldats offre ses vêtemens ; la comtesse est bientôt travestie et rendue méconnaissable. Elle avait tout prévu : elle était munie d'avance d'une longue échelle de corde , que nous introduisimes dans le havresac qu'elle devait porter ; le domestique qui l'accompagnait , et le soldat auquel on promet un sort pour le reste de ses jours , doivent tenir la chaise de poste prête à partir au premier signal. O mon cher Fulbert ! si tu avais vu cette femme courageuse , convertie de vêtemens lourds et grossiers , charger encore ses membres délicats du poids de ses armes , ton cœur se serait brisé ! Je voulais adoucir son fardeau : Non , disait-elle , je ne saurais trop me voiler à tous les yeux. Je vais sauver mon père ; quels périls seraient capables de m'effrayer !

FULBERT.

Elle est ici ! est-il bien possible ? Le ciel a donc entendu ma prière. Il faut nous concerter tous trois pour assurer l'évasion du comte. Nous avons jusqu'à minuit : c'est l'heure à laquelle le jugement doit être mis à exécution ; nous n'avons pas de tems à perdre.

MARTIAL.

Quel est le concierge du château ?

FULBERT.

Albani , un italien dévoué au gouverneur.

MARTIAL.

Le trahirait-il pour de l'or ?

FULBERT.

Je n'ose l'espérer.

MARTIAL.

Nous en viendrons à bout par la ruse ou par la force. Mes soldats ont juré à Célestine de sacrifier leur existence pour la défense de sa cause.

FULBERT.

Il est sauvé... J'entends du bruit , c'est le gouverneur : le scélérat se méfie de tout.

MARTIAL.

Il suffit... Ah ! je voudrais bien mettre en lieu de sûreté le havresac qui renferme l'échelle de corde.

FULBERT.

Porte-le dans la chambre que j'occupe dans l'aile droite du château , au bout de la galerie , la porte à gauche. Je ne puis l'y conduire ; mon service me retient auprès du gouverneur.

MARTIAL.

Je saurai bien trouver... Le voici.

FULBERT.

O providence ! tu veilleras sur nous !

SCENE VI.

MONLAC, FULBERT, MARTIAL.

MONLAC.

Martial, je viens de passer en revue le détachement que vous commandez. Je suis satisfait de l'ordre et de la discipline que vous avez su y maintenir. Son Eminence a bien voulu vous adresser à moi, comme un homme sur lequel on pouvait compter. J'espère que par votre zèle et votre obéissance, vous vous rendrez digne des bontés dont il vous honore. Tout voir, tout entendre, suivre aveuglément les ordres que je vous prescrirai, voilà une partie des devoirs que vous aurez à remplir. Songez surtout que la moindre infraction aux coutumes de ces lieux, serait punie avec rigueur. Fulbert se chargera de vous instruire des bornes du pouvoir que nécessite le service du château.

MARTIAL.

Le hasard vient de me faire rencontrer dans Fulbert un ancien compagnon d'armes. Je serai ravi de partager avec lui les devoirs qui nous sont imposés.

MONLAC.

Il suffit. Vous ferez cette nuit le service du château. Ce soir vous viendrez prendre mes ordres. Vous pouvez vous retirer maintenant et aller prendre quelques instans de repos dont vous devez avoir besoin. Tout ce qui vous est nécessaire doit être préparé pour vous et vos soldats.

MARTIAL.

Ah! pardon, j'oubliais.... Je suis chargé d'une lettre de la part de Monseigneur le cardinal. La voici.

FULBERT.

Voici l'heure de relever les sentinelles. J'y cours.

MONLAC.

Voyons ce que m'écrit son Eminence.

FULBERT, *bas à Martial.*

A ce soir.

MARTIAL.

A ce soir.

(Monlac rompt le cachet et lit. Pendant ce tems, Fulbert et Martial jurent de sauver le comte. Ils s'embrassent et se séparent. Fulbert sort à gauche du spectateur, et Martial à droite.)

SCENE VII.

MONLAC seul, lisant.

« Mandez-moi promptement, mon cher Monlac, si, d'après
 » mes ordres, le comte Ernest de Nevers a été jugé selon la
 » rigueur des lois. S'il était survenu quelques retards dans
 » leur exécution, hâtez-vous de les faire cesser par tous les
 » moyens qui sont en votre pouvoir. Le duc de Montmorenci
 » agit beaucoup auprès du roi pour obtenir la grâce de son
 » ami. Je connais Louis XIII, il aime les Montmorenci autant
 » que je les déteste; leur crédit peut balancer le mien, et il est

» de la plus grande importance pour l'état qu'Ernest périsse.
 » Usez en maître de tous les droits que je vous donne ; j'attends
 » votre réponse. »

Ministre ambitieux ! je ne suis pas ta dupe. C'est en vain que tu voudrais cacher ta haine sous le voile impénétrable de ta politique, mais si je te sers, c'est pour mieux assurer ma vengeance : oui, tu recevras ma réponse ; et c'est la mort d'Ernest qu'elle t'annoncera. Qu'on sollicite, qu'on obtienne sa grâce, peu m'importe, il sera trop tard. Ce soir, à minuit, il aura cessé d'exister.... Orgueilleux ennemi de ma gloire et de mon repos, le destin te livre à mes coups ! le tems n'a point effacé de mon âme brûlante le souvenir des tourmens que tu me causas. Et toi, Célestine ! toi, qui dédaignes le plus ardent amour, qui m'abreuvas d'humiliations et d'outrages ! toi, que je déteste autant que je l'adorais, que ne puis-je du même coup t'ensevelir dans la tombe à côté de l'auteur de tes jours, et effacer à jamais jusqu'à la mémoire de ma honte et de tes mépris !.. Qui vient ici ?

SCENE VIII.

MONLAC, ALBANI.

MONLAC.

C'est toi, Albani ?

ALBANI, *baragouinant l'italien.*

Ah ! je vous cherchais, M. le Gouverneur. J'ai quelque chose d'important à vous communiquer.

MONLAC.

Parle ; de quoi s'agit-il ?

ALBANI.

C'est cette nuit que le comte Ernest doit subir son jugement.

MONLAC.

Eh bien ?

ALBANI.

Plusieurs soldats se permettent de murmurer entre eux sur cette exécution, qu'ils nomment injuste et barbare ; il en est même qui ont fait le serment de refuser de faire feu sur le comte.

MONLAC.

Les misérables !

ALBANI.

Il serait dangereux que de pareils sentimens se propageassent dans toute la garnison.

MONLAC.

Que les plus mutins soient jetés dans les cachots, et que les autres frémissent au nom seul du terrible châtimement qui leur est réservé, s'ils osent résister à mes ordres.

ALBANI.

Ce n'est pas cela du tout. Ce remède violent aigrirait les esprits, loin de les adoucir. C'est bien assez d'avoir puni le porte-clefs. Il est en prison, qu'il y reste. Mais Ernest a des vertus que votre haine ne saurait lui ravir ; plus vous persécuterez eux,

qui s'intéressent à lui, plus il trouvera de défenseurs. Je connais les Français, l'ombre d'une méchante action les révolte : il serait imprudent de lutter avec eux. Il faut agir de ruse et je m'en charge. Les soldats ignorent que je suis instruit de leurs desseins ; je vais répandre parmi eux le bruit que la mort du comte Ernest est différée.

MONLAC.

Différée !

ALBANI.

Attendez donc. J'ajouterais même qu'il n'est pas certain qu'il subisse son jugement. Par cette manœuvre adroite, j'étouffe les murmures de cette soldatesque turbulente ; le calme se rétablit et vous en profitez.

MONLAC.

Explique-toi.

ALBANI.

Le détachement qui vient d'arriver n'opposera, j'en suis sûr, aucune résistance à votre volonté.

MONLAC.

Excellente idée !

ALBANI.

Ce sont eux qui seront chargés de l'exécution. Une fois votre ennemi dans la tombe, que vous importent les cris impuissants de quelques soldats, qu'il vous sera facile de faire punir avec éclat pour maintenir les autres.

MONLAC.

Je consens à tout, et me repose entièrement sur ton zèle du soin de servir mes projets.

ALBANI.

A propos, j'ai une grâce à vous demander de la part du comte, la permission de voir, pour la dernière fois, la lumière du jour. Il désirerait aussi que vous daignassiez lui accorder un instant d'entretien.

MONLAC.

Tu n'ignores pas à quel point sa présence m'est odieuse ?

ALBANI.

Je ne vois pas grand inconvénient à le satisfaire. Un tour de promenade dans cette cour, des reproches que vous n'écoutez pas, des plaintes dont vous vous moquez, et demain vous en serez débarrassé pour toujours. D'un autre côté, cette espèce de faveur pourra contribuer à faire croire aux soldats qu'il y a subsisté à son jugement.

MONLAC.

Je me rends à tes raisons. Va, dis-lui que je l'attends.

ALBANI.

Je cours le chercher.... J'aperçois Fulbert qui vient de ce côté.

(Il monte l'escalier de la galerie et sort. Fulbert entre suivi de quatre soldats.)

SCENE IX.

MONLAC, FULBERT, SOLDATS.

MONLAC.

Fulbert, le comte va paraître un instant dans ces lieux. (*Montrant la porte à gauche et celle à droite.*) Posez deux sentinelles à cette porte, les deux autres à celle-ci, et que personne ne pénètre dans cette enceinte, sans mon ordre, tant que le comte y sera.

FULBERT.

Il suffit, monsieur le Gouverneur. (*A part.*) Si je pouvais l'instruire.

(*Il pose les sentinelles. Ernest paraît conduit par Albani.*)

SCENE X.

LE COMTE ERNEST, MONLAC, FULBERT, ALBANI, SOLDATS.

ERNEST.

Il m'est donc permis de respirer, pour la dernière fois, un air libre et pur ! de revoir encore cette clarté qu'on va me ravir ! Cette faveur est bien douce pour un malheureux privé si longtemps de ce qu'on ne refuse pas même aux criminels.

FULBERT, à part.

Ce coquin d'Albani m'observe ; je crains de me trahir.

ERNEST à Monlac.

Je vous ai fait demander un entretien, qui sans doute sera le dernier, puisque je dois subir cette nuit l'arrêt injuste qui me condamne, et satisfaire enfin la haine implacable de mes ennemis. J'ose espérer, monsieur, que vous voudrez bien remplir mes dernières volontés avec exactitude. Je crois inutile de vous rappeler qu'elles doivent être sacrées pour vous, et qu'il serait affreux de me ravir l'unique consolation qui me reste.

MONLAC.

Vous pouvez parler.

ERNEST.

Veillez donc me faire donner tout ce qui est nécessaire pour écrire, que je puisse au moins faire connaître quel est mon sort à ma fille et à monsieur de Montmorénci... Rassurez-vous ; je ne serai plus quand ils recevront les lettres que je vais leur adresser.

MONLAC.

Je ne le puis ! mon devoir me le défend.

ERNEST, indigné.

Traître ! je te croyais bien scélérat, mais je ne m'attendais pas à cet excès de cruauté.

MONLAC.

Je n'ai rien à vous répondre. Il vous sied bien de m'injurier lorsque le glaive des lois va frapper votre tête, pour un crime que je rougirais de nommer.

ERNEST.

Je ne m'abaisserai point à me justifier à tes yeux; le ciel voit mon innocence, et la postérité me jugera. Va, misérable, ne crains pas de rougir, nomme hautement le crime dont je suis coupable, ose comparer ton existence à la mienne. Fidèle à ma patrie, à mon roi, vingt fois je versai mon sang pour défendre leur cause et mériter l'estime des grands hommes dont la France s'honore. Mais toi, vil exécuteur des vexations d'un ministre sanguinaire, jamais tu ne portas les armes pour servir ton pays.

MONLAC.

Vous avez trahi votre patrie.

ERNEST.

Ne cherche point à me persuader que les lois seules me condamnent pour n'avoir été que malheureux; je connais trop les sombres replis de ton âme vindicative et féroce, pour penser que tu ignores les véritables motifs de ma perte. Avoue plutôt, que le juste mépris dont je payai ta proposition de t'unir à ma fille, alluma dans ton sein la soif de la vengeance. Ernest trahir sa patrie! ô Montmorenci! illustre et vertueux aïni! si la connaissance de ma destinée t'est parvenue, quelle doit être ta douleur! Ah! tu ne me crois pas coupable, tu me vengeras, tu tiendras lieu de père à ma Célestine. Fille adorée! je ne puis songer à notre éternelle séparation sans répandre des larmes, et l'on me refuse jusqu'à la douceur de t'adresser mes derniers adieux.

MONLAC.

Vous auriez pu vous épargner ces plaintes inutiles et les discours outrageans que j'ai la patience de souffrir. En toute autre circonstance, je n'hésiterais pas à vous en demander raison; mais vous êtes mon prisonnier, vous êtes condamné... Je ne vois plus, en vous qu'un objet de pitié, que la crainte d'une mort certaine et méritée entraîne hors des bornes de la modération.

ERNEST.

Lâche! tu soupçonnes un guerrier français capable de redouter la mort?... Va, de quelque manière que je la reçoive, elle ne saurait flétrir ma mémoire. J'emporte dans la tombe l'espérance que l'on dira après moi: « Il eut quelques vertus et ne mérita pas son sort »; tandis que la honte et le mépris, dignes fruits de tes crimes, survivront à ta cendre pour te livrer à l'exécration de la France entière.

MONLAC.

C'est trop longtems souffrir les cris injurieux de ce criminel.
(Aux soldats.) Qu'on l'entraîne! obéissez!

FULBERT, à part.

Le monstre!

ERNEST.

Brave Fulbert, je lis dans tes yeux la peine que tu éprouves à

remplir la tâche pénible qui t'est imposée. Ton devoir est d'obéir. Ne me plains pas, mon vieil ami, je meurs innocent et digne de ton estime ; reçois mon dernier adieu.

FULBERT, *à part.*

Le malheureux va me ravir les moyens de le sauver.

ERNEST.

Monlac, fais-moi donner promptement la mort ; je l'attends comme un bienfait. Conduisez-moi.

MONLAC.

Tu seras satisfait. Allez. (*A Fulbert.*) Restez, Fulbert.

SCENE XI.

MONLAC, FULBERT.

FULBERT, *à part.*

Je le devine, voyons-le venir.

MONLAC.

Fulbert, je me suis aperçu plusieurs fois du vif intérêt que vous inspire le comte.

FULBERT.

Moi, monsieur le Gouverneur ! Il est vrai que je n'ai pu me défendre, comme vous, d'un sentiment de pitié. Mais pourquoi le plaindrais-je ; s'il a mérité son sort ?

MONLAC.

Vous lui devez beaucoup.

FULBERT.

Il me fit quelque bien ; mais je ne vois plus en lui qu'un homme coupable d'un crime que tout bon Français doit avoir en horreur.

MONLAC.

Ce langage !...

FULBERT.

Ne doit pas vous surprendre. Je crois vous avoir donné jusqu'à ce jour d'assez fortes preuves de mon attachement inviolable à remplir mon devoir. Vous me verrez toujours prêt à lui sacrifier ma reconnaissance, et tous mes camarades sont dans les mêmes sentimens.

MONLAC.

Bien, Fulbert, continuez à mériter ma bienveillance ; je saurai récompenser votre zèle ; mais n'oubliez pas que le plus léger soupçon deviendrait une preuve pour ma défiance, et suffirait pour attirer sur votre tête la plus terrible punition.

FULBERT.

Il serait à souhaiter que tous ceux qui vous entourent, vous fussent attachés aussi sincèrement que moi, monsieur le Gouverneur.

MONLAC.

Que voulez-vous dire ?

FULBERT.

Il est dans ce château un personnage trop à même d'abuser de l'autorité que vous lui accordez, et qui mériterait mieux que moi la défiance que vous me témoignez.

MONLAC.

Quoi ! vous accuseriez Albani ?..

FULBERT.

Le tems vous apprendra lequel de lui ou de moi est le plus digne de votre confiance, — MONLAC.

Albani !... Non, cela ne se peut.... N'importe, on ne saurait trop prendre de précautions. Fulbert, je vous ordonne de surveiller secrètement toutes les démarches d'Albani, et de venir m'en instruire. Malheur à lui s'il osait trahir la confiance de son maître ! Continuez votre service avec le même zèle. Je viens d'apprendre que des mutins s'avisent de murmurer. Je compte sur vous pour les ramener à leur devoir et à la soumission. Si vous avez quelque chose à m'apprendre, vous me trouverez dans la salle du conseil. (*Il sort.*)

SCENE XII.

FULBERT, *seul.*

Enfin, il est parti !... Oh qu'il m'en a coûté pour dissimuler ! C'est la première fois de ma vie. Je tremblais des soupçons qu'il pouvait concevoir. Maintenant me voilà rassuré. Il me croit sa créature. Je suis parvenu à jeter des doutes dans son esprit sur la fidélité de son favori, et je saurai tirer parti de cette circonstance... Mais, la nuit approche. C'est ici que Martial et la jeune Comtesse doivent se rendre. Hâtons-nous de convenir des moyens qui peuvent assurer l'évasion du vertueux Ernest. O mon Dieu ! seconde notre entreprise ! Aurais-tu pris le soin de nous réunir, si ta justice ne devait protéger le courage et le malheur ?

SCENE XIII.

FULBERT, CLAUDIN.

CLAUDIN, *mystérieusement.*

Monsieur Fulbert ?

FULBERT.

Qui m'appelle ?

CLAUDIN.

C'est moi.

FULBERT.

C'est toi, Claudin ?

CLAUDIN.

Oui ; êtes-vous là ?

FULBERT.

Parbleu ! tu le vois bien.

CLAUDIN.

Je veux dire, êtes-vous seul ?

FULBERT.

Sans doute. Que me veux-tu ?

CLAUDIN.

Un petit moment. Il faut que je m'assure très-positivement si vous êtes seul. (*Il examine autour de lui.*)

FULBERT.

Eh bien ! parle donc.

CLAUDIN.

Apprenez que votre ami, monsieur Martial, celui que vous ne reconnaissez pas... Vous savez bien?

FULBERT.

Oui, oui; après.

CLAUDIN.

Il m'a dit comme ça... que... non, je me trompe; il ne m'a pas dit comme ça... Il m'a dit tout uniment: hé! grand garçon, fais-moi le plaisir d'aller voir, sans faire semblant de rien, si monsieur Fulbert est dans la cour du château... et s'il est seul, tu viendras m'avertir. Sois diligent, a ajouté un petit soldat, qui a la voix douce comme une femme; et puis... attendez...

FULBERT.

C'est bon! c'est bon! va leur dire que je les attends, et reviens avec eux; j'aurai besoin de toi.

CLAUDIN.

Oui, monsieur Fulbert. Mais, dites-moi donc ce qui se trame au château? des soldats qui se donnent rendez-vous dans les cours... Monsieur le Gouverneur qui fait une mine... Monsieur Albani qui lui parle à l'oreille... Je n'y comprends plus rien, foi de Claudin. Il se passe ici des choses...

FULBERT.

Te tairas-tu, babillard! j'attends ici depuis un quart d'heure.

CLAUDIN.

Mon Dieu! j'y vais; ne vous mettez pas en colère, ça vous ferait mal; j'y vole.

SCÈNE XIV.

FULBERT, *seul.*

Je vais donc la voir cette fille étonnante, ce modèle de l'amour filial. Ah! si j'eusse pu prévenir le comte de cette heureuse nouvelle!... huit heures viennent de sonner à l'horloge du château, et ce n'est qu'à neuf heures qu'on relève la garde. Nous aurons tout le tems nécessaire... J'entends marcher, ce sont eux sans doute.

SCÈNE XV.

CÉLESTINE, MARTIAL, FULBERT, CLAUDIN.

CLAUDIN, *entrant le premier.*

Par ici! de ce côté!... suivez-moi! Monsieur Fulbert! je vous amène de la compagnie.

FULBERT, *à lui-même.*

C'est elle! (*Haut.*) Claudin, fais-moi le plaisir d'aller te mettre en sentinelle au bout de la galerie, et dès que tu entendras quelque bruit, tu viendras nous avertir.

CLAUDIN.

Comment! en sentinelle, tout seul?

MARTIAL.

Fais-tu poltron, par hasard?

CLAUDIN.

M poltron! ah! par exemple, on vous en fournira des pol-

trons comme moi... Je ne suis pas des plus hardis, c'est vrai, mais la timidité n'est pas de la peur ; demandez plutôt à M. Fulbert.

FULBERT.

Qui, je connais ton courage. Fais ce que je dis, si tu es jaloux de conserver ta bonne réputation.

CÉLESTINE.

Va, mon ami, je t'en prie.

CLAUDIN.

J'y vais. (*A part.*) Je ne sais pas pourquoi, mais je ne puis rien refuser à ce petit soldat là ; il a quelque chose de plus que les autres, c'est sûr... Mais pourquoi m'envoient-ils ?... est-ce qu'il y aurait du louche ?

FULBERT.

Mais va donc.

CLAUDIN.

Ah ça ! ne tardez pas à venir me relever ; je n'aime pas la solitude. (*A part.*) Il y a du louche... Il y en a. (*Il monte l'escalier.*)

FULBERT.

Nous ne pouvions être surpris.... Ah ! madame la comtesse, je puis me livrer maintenant à tout l'excès de ma joie. Vous, en ces lieux, et sous de pareils habits !...

MARTIAL.

Oui, mon cher Fulbert, tu vois devant tes yeux la fille courageuse de ton bienfaiteur.

CÉLESTINE.

Eh ! mes amis ! devez-vous vous étonner de ce que je fais pour mon père, lorsque, guidés par un simple mouvement d'humanité, vous vous exposez tous deux à perdre la vie pour sauver la sienne ?

FULBERT.

De grâce, apprenez-moi par quel prodige vous êtes parvenue à connaître la destinée du comte ?

CÉLESTINE.

Tandis que la plus horrible machination se tramait en secret contre les jours de mon père, le hasard, ou plutôt Dieu, dont la main bienfaisante n'abandonne jamais l'innocent opprimé ; Dieu, dis-je, permit que je fusse instruite de tout ce qu'on me cachait. Un des secrétaires de Richelieu, révolté sans doute de l'injustice dont mon père allait être la victime, eut la générosité de me dévoiler le mystère dont on enveloppait son sort. J'appris de cet homme que M. de Montmorenci connaissait seul l'affreux situation du comte, et qu'il agissait depuis longtems auprès du roi pour obtenir la grâce de son ami. J'appris encore qu'un détachement de huit hommes, parti depuis quelques jours, était destiné pour le Château de Pierre-Scise. Accablée comme d'un coup de foudre, j'ai la force pourtant de concevoir un projet dont l'exécution ne me paraît pas impossible. Prétextant un voyage à l'une de mes terres en Normandie, et suivie d'un seul domestique, je prends la route de Lyon. — Par

cours avec toute la vitesse imaginable ; enfin , presqu'aux portes de la ville , j'ai le bonheur d'atteindre Martial ; il m'écoute , il cède à mes prières , à mes larmes ; l'espérance renaît dans mon âme , et j'apporte en ces lieux la ferme résolution de mourir ou de sauver mon père.

MARTIAL.

Et nous jurons tous deux de répandre pour vous jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

CÉLESTINE.

Généreux amis , votre noble dévouement ne restera pas sans récompense.

FULBERT.

Eh ! madame , il s'agit bien de cela , vraiment ! songeons à notre projet d'évasion.

CÉLESTINE.

Vous êtes mes anges tutélaires !

FULBERT.

Demain votre père n'aura plus rien à redouter.

CÉLESTINE.

O mon père ! si tu savais que ta Célestine respire près de toi !

MARTIAL.

Vous allez bientôt le serrer dans vos bras.

CÉLESTINE.

Ah ! cette espérance ranime mon courage et me fait oublier tous mes maux.

CLAUDIN , accourant.

M. Fulbert ! je vois dans le lointain M. Albani , avec un panier et une lanterne au bras ! Il vient de ce côté.

FULBERT.

Il porte sans doute la nourriture au comte.... Si l'on pouvait...
(*A Célestine.*) Auriez-vous des tablettes , par hasard ?

CÉLESTINE.

Oui ; pourquoi ?

FULBERT.

Vous pouvez instruire le comte de tout ce qui se passe , et glisser le billet dans le panier d'Albani.

CÉLESTINE.

L'idée est excellente.

FULBERT.

Cachez-vous derrière cet arbre et laissez-moi faire. Martial , retire-toi ; il ne faut pas qu'on nous verra ensemble.

MARTIAL.

Je vais prendre les ordres du gouverneur.

CLAUDIN , à part.

Mais qu'est-ce que tout cela veut donc dire ? Je reviens toujours sur mon cheval ; il y a du louche.

FULBERT , à Claudin.

Que fais-tu là ?

CLAUDIN.

Rien. Faut-il que je fasse encore une faction ?

FULBERT.

Non. Conduis Martial à l'appartement du gouverneur. Tu sais bien qu'il ne connaît pas les étres du château.

CLAUDIN.

Avec plaisir, et tout ce que vous voudrez, M. Fulbert.

MARTIAL.

Allons, mon cher Claudin, marche devant moi.

CLAUDIN.

Bah ! laissez donc, je sais trop ce que je vous dois. Je vous suis.

CÉLESTINE à Fulbert.

Comment écrire sans lumière ?

FULBERT.

Silence. Cachez-vous.

(Martial et Claudin sortent. Célestine se cache derrière l'arbre. Albani paraît, un panier au bras et une lanterne à la main. Il fait tout le fait nuit.)

SCÈNE XVI.

ALBANI, FULBERT, CÉLESTINE.

FULBERT.

Hola ! Albani ! un mot !

ALBANI.

Qui m'appelle ?

FULBERT.

C'est moi Fulbert !

ALBANI.

Je n'ai pas le tems ! bonsoir. (Fausse sortie.)

FULBERT.

Un seul mot ! je t'en prie : c'est un service que j'ai à te demander.

ALBANI.

Un service ! allons, dépêche-toi, car ce panier est lourd, et je ne suis pas d'humeur à le porter pendant deux heures.

FULBERT.

Eh bien ! pose-le sur ce banc ; tu pourras m'écouter plus commodément.

ALBANI.

Non ! non ! je n'ai pas le tems ; il faut que je porte au comte Ernest le dernier repas qu'il doit faire dans ce monde.

FULBERT.

Eh ! qu'il attende !, un moment de plus ou de moins.... d'ailleurs, je ne pense pas qu'il lui prenne fantaisie de porter des plaintes contre toi.

ALBANI.

A la bonne heure. J'aimé à t'entendre parler de la sorte. (Il pose son panier et sa lanterne sur le banc.)

FULBERT.

Point de pitié pour les conspirateurs.

ALBANI, à part.

Je me suis donc trompé ; je croyais....

FULBERT.

Sais-tu que tu as beaucoup de besogne, depuis que tu as mis au cachot ce pauvre diable de Broff, ton porte-clés ?

ALBANI.

C'est un coquin qui mérite sa punition. Ne s'avisait-il pas de s'attendrir sur le sort d'Ernest. J'ai vu le moment qu'il causait une émeute dans cette forteresse.

FULBERT.

Ma foi, tant pis pour lui. Je ne me mêle jamais des affaires des autres.

ALBANI.

Ni moi ; je fais mon devoir et rien de plus.

(Fulbert se retourne de tems en tems pour voir Célestine, qui, après avoir écrit son billet à la clarté de la lanterne, tire du panier un petit pain qu'elle rompt, y cache le billet qu'elle vient d'écrire et le replace dans le panier.)

Mais pourquoi regardes-tu donc si souvent derrière moi ?

FULBERT.

C'est pour voir si personne ne nous écoute.

ALBANI.

Eh ! que nous importe ! Au fait, que veux-tu ? parle, ou je m'en vais.

FULBERT.

M'y voici. Tu sais qu'une de mes nièces doit arriver incessamment au château pour y faire différens petits ouvrages dont on ne peut se passer.

ALBANI.

Je sais que tu me l'as dit, mais en as-tu prévenu M. le Gouverneur ?

FULBERT.

Oui, oui. C'est de son aveu même qu'elle vient dans cette forteresse.

ALBANI.

Eh bien ! que puis-je faire pour toi ?

FULBERT.

Il faut que tu me cherches une chambre près de la mienne. Tu sens bien qu'une jeune fille a besoin d'être surveillée.

ALBANI.

Est-elle jolie, ta nièce ?

FULBERT.

Eh ! pas mal. Tu en jugeras.

ALBANI.

Arrivera-t-elle bientôt ?

FULBERT.

Je l'attends d'un instant à l'autre.

ALBANI.

Tant mieux ! (*Réfléchissant.*) Ecoute, cela me fait naître une idée... Je suis garçon... j'ai quelques pistoles... mais nous parlerons de cela lorsque je l'aurai vue. En attendant, je vais lui faire préparer sur-le-champ la chambre que je lui destine. Cette attention, que tu ne manqueras pas de lui faire valoir, excitera sa reconnaissance. Je remporte mes provisions. Ma foi, le comte Ernest pourra bien attendre encore une heure.

CÉLESTINE, *à part.*

Juste ciel ! et mon billet !

FULBERT.

Pourquoi ne pas lui porter tout de suite son dernier repas ?

ALBANI.

Bah ! bah ! je ne crois pas qu'il ait grand appétit.

CÉLESTINE, *à part.*

Si je pouvais le reprendre.

FULBERT.

N'importe, puisque te voilà tout près... D'ailleurs je ne pense pas que ma nièce puisse s'introduire ce soir dans cette forteresse, les portes en sont fermées.

ALBANI.

Ah ! tu as raison. Je n'y pensais pas.

(*Célestine s'approche pour reprendre le petit pain dans le panier. Claudin, qui paraît dans le fond, voit ce mouvement.*)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDIN.

CLAUDIN, *une lanterne à la main.*

Monsieur Albani ! on vous vole !

CÉLESTINE, *arrachant à Claudin sa lanterne.*

Eh bien ! eh bien ! oui, je te vole ta lanterne ; tu m'éclaires si mal !

CLAUDIN, *stupéfait.*

Tiens !

CÉLESTINE, *bas à Claudin.*

Ne dis rien, mon ami, ou je suis perdue.

CLAUDIN.

C'est dit. Je me tais.

ALBANI.

Eh bien ! qu'est-ce ?

FULBERT.

Que viens-tu faire ici ?

CLAUDIN.

Je... non... (*À Célestine.*) Je ne sais plus que dire.

ALBANI.

Parle donc.

CLAUDIN.

V'là ce que c'est... J'éclairais le camarade... Non, non, je venais allumer le fallot... C'est ça, n'est-ce pas ?

CÉLESTINE.

A peu près. Voici le fait. J'ai rencontré ce bon garçon...

CLAUDIN.

Bon garçon.... Y m'çajole.

CÉLESTINE.

La nuit est obscure en diable ; il portait sa lanterne, je l'ai prié de m'accompagner jusqu'au logis de Martial. Arrivé depuis deux heures, je ne connais pas les détours de cette forteresse... Je ne sais comment il faisait son compte, mais malgré sa lumière, je me suis frappé plusieurs fois. Impatientée, je me suis vivement emparée de sa lanterne, et croyant qu'on la lui dérobait, il s'est mis à crier au voleur.

CLAUDIN, *à part.*

Quiens ! comme il a dégoisé ça ! il n'est pas bête, le petit. (*Haut.*) Eh ben ! v'là ce que c'est.

ALBANI.

Mais pourquoi t'es-tu écrié : Monsieur Albani ! on vous vole !

CLAUDIN.

Ah ! pourquoi !... Mais c'était bien vous qu'on volait, puisque c'est une de vos lanternes... Tenez, vous devez la reconnaître.

ALBANI.

C'est vrai.

FULBERT, *bas à Claudin.*

Bien, Claudin ; je suis content de toi.

CLAUDIN, *à part.*

Tiens ! il est content de moi. C'est à présent qu'il y a du lonche, ce n'est pas clair.

(*On bat la retraite.*)

FULBERT.

Ah ! ah ! on va relever la garde. Restez-ici, camarade, vous serez tout porté.

CÉLESTINE.

Il suffit, mon officier.

FULBERT.

Toi, mon cher Albani, crois-moi, porte ces provisions au comte, ce sera autant de fait. Tu viendras ensuite me retrouver, nous parlerons de ton projet de mariage, il me plait... Tu sais aussi que nous avons nos comptes à mettre en règle, et nous ferons d'une pierre deux coups.

ALBANI.

Tu as raison ; dans une heure, je suis chez toi.

CÉLESTINE *à Fulbert.*

Ah ! Fulbert ! s'il allait découvrir...

FULBERT *à Célestine.*

Rassurez-vous, il n'ira pas le chercher où vous l'avez mis. Mais, chut ! il nous observe.

ALBANI.

Voilà le détachement.

CLAUDIN, *à part.*

Mais que voulait-il prendre dans ce panier ? il avait faim peut-être.... Ce serait bien dommage de lui faire casser la tête pour si peu de chose.... Je vais allumer ma lanterne.

SCENE XVIII.

LES PRÉCEDENS, MARTIAL, SOLDATS.

MARTIAL.

A vos rangs !

(Martial fait l'inspection, donne le mot d'ordre; Albani, sur la galerie, observe tout ce qui se passe. Claudin allume la lanterne; les soldats rompent le cercle et défilent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente un grand vestibule gothique. A gauche du spectateur, sont deux portes garnies de fer. A droite, une autre porte qui conduit au logement de Fulbert. Au fond, une grille de fer fermant le vestibule. Plus loin, un rempart à hauteur d'appui. Dans le lointain, on aperçoit la cime des montagnes qui sont face au Château de Pierre-Scise. Il est neuf heures du soir.

SCENE PREMIERE.

FULBERT, CÉLESTINE.

(Au lever du rideau, Célestine est en faction près du rempart. Fulbert sort de chez lui.)

FULBERT.

Bon ! tout est prêt. *(A Célestine.)* Approchez. Ah, madame ! vous devez être bien fatiguée ! le poids de ces armes....

CÉLESTINE.

Ne t'inquiète pas de moi, mon cher Fulbert. J'ai de la force... et c'est pour sauver mon père, Où donc est Martial ?

FULBERT.

Son service le retient auprès du gouverneur. Il ne peut le quitter sans éveiller les soupçons ; mais nous serons assez, madame ; tout réussira.

CÉLESTINE.

Ah, Fulbert ! comme mon âme est agitée !

FULBERT.

Du courage ! voici l'instant d'agir. Albani va se rendre ici. Il s'agit de lui enlever le trousseau de clefs, et je m'en charge. Dans tous les cas, soyez attentive à mon premier signal.

CÉLESTINE.

Comptez sur moi.

FULBERT.

Votre père a sans doute reçu le billet que vous aviez écrit. A propos, que contenait ce billet ?

CÉLESTINE.

Quatre mots. « Sous les habits d'un soldat, votre Célestine est près de vous, mon père; espérez. »

FULBERT.

C'en est assez; en vous voyant, sa surprise en sera moins dangereuse. Maintenant, prenons bien nos précautions; voici la porte de son cachot. Celui-ci renferme Broff, ce porte-clefs dont je vous ai parlé. Probablement nous aurons besoin de lui; il faudra trouver le moyen de le faire sortir. L'échelle de corde que vous avez eu la précaution d'apporter, nous sera d'un grand secours. Lorsque le comte sera hors de son cachot, aidé par nous, il descendra facilement le long de ce mur à la hauteur de quinze pieds. Là, se trouve une esplanade; laissant ensuite tomber l'échelle, il pourra l'accrocher à deux crampons de fer qui se trouvent scellés dans le mur, et se laissant glisser avec précaution, il lui sera facile d'arriver jusques sur les bords de la Saône.

CÉLESTINE.

O mon brave Fulbert! as-tu bien calculé la hauteur prodigieuse de ce rocher périlleux? Le malheureux peut rencontrer quelques obstacles, les forces peuvent lui manquer. Je frémis!... Non! non! jamais....

FULBERT.

Je sens comme vous tout les dangers d'une pareille entreprise; mais il n'existe que ce moyen. Préférez-vous le voir périr sous vos yeux ?

CÉLESTINE.

Ah! tu déchires mon cœur! Cruelle alternative!

FULBERT.

Il faut exécuter entièrement tout ce que j'ai dit, ou renoncer à l'espérance de le sauver.

CÉLESTINE.

Y renoncer! plutôt mille fois la mort! Je consens à tout. Mais vous veillerez sur lui, vous volerez à son secours, vous aurez pitié de mon inquiétude et de mes larmes.

FULBERT.

En pouvez-vous douter? Allons; à votre poste, et laissez-moi faire.

CÉLESTINE.

Je m'abandonne à toi.

(Elle se remet en faction.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDIN.

FULBERT, *appelant.*

Claudin!

CLAUDIN, *sortant de chez Fulbert.*

Me voilà, M. Fulbert!

FULBERT.

Apporte-moi cette table que j'ai préparée, avec les registres qui sont dessus.

CLAUDIN.

Oui, M. Fulbert. (*Il rentre.*)

CÉLESTINE.

Vous n'avez rien dit à cet honnête garçon.

FULBERT.

Cela n'est pas nécessaire.

CÉLESTINE.

Tantôt il a failli me perdre.

FULBERT.

Il est simple, mais incapable de nuire avec intention.

CLAUDIN, *apportant la table.*

La voilà.

FULBERT.

C'est bon. (*Indiquant la place.*) Mets-la ici.

CLAUDIN.

Vous faut-il autre chose?

FULBERT.

Deux chaises, la bouteille et les deux verres qui sont sur ma cheminée.

CLAUDIN.

C'est dit. (*Il rentre.*)

CÉLESTINE.

Pourquoi donc ces apprêts?

FULBERT.

J'ai mes raisons. (*Comme par inspiration.*) Ah!

CLAUDIN, *apportant la bouteille et les verres.*

Où allez-vous donc, M. Fulbert?

FULBERT.

Je reviens à l'instant. (*Il entre chez lui.*)

CLAUDIN.

Qu'est-ce qu'il y a donc? est-ce qu'il a perdu quelque chose? (*Fulbert revient portant un guéridon qu'il pose au bout de la table.*) Tiens! c'était ça que vous vouliez; pourquoi ne me l'avoir pas dit?

FULBERT.

C'est que j'ai voulu l'aller chercher moi-même.

CLAUDIN.

Ecoutez, M. Fulbert.

FULBERT.

Que me veux-tu?

CLAUDIN.

Je ne suis pas curieux ; mais qu'est-ce que vous voulez faire de tout ça, de cette table, de ces grands livres et de cette écritoire ?

FULBERT.

Qu'est-ce que cela te fait ?

CLAUDIN.

Mais c'est qu'ordinairement vous écrivez dans votre chambre.

FULBERT.

Eh bien ! aujourd'hui, je veux écrire ici.

CLAUDIN.

Vous en êtes bien le maître. (*Appercevant Célestine.*) Tiens ! voilà encore le jeune soldat ! Dites-moi, M. Fulbert, tirez-moi d'inquiétude. Pourquoi m'avez-vous dit tantôt que vous étiez content de moi ? ça me chiffonne.

FULBERT.

C'est qu'en effet tu t'es bien comporté.

CLAUDIN.

Vous vous étiez donc aperçu....

FULBERT.

Oui.

CLAUDIN.

Son action n'était pas trop belle à ce soldat, et.... Je ne risque rien de vous le dire à vous qui êtes si bon ; car vous ne feriez pas de mal à un poulet. Mais vrai, je lui ai vu la main dans le panier de M. Albani... Dans quelle intention ?

FULBERT.

Il savait qu'il y avait des vivres dans ce panier ; il venait de faire une grande route, et son appétit....

CLAUDIN.

C'est ça : eh ben ! je l'ai deviné. Ah ! que je suis donc content !

FULBERT.

Paix, voici Albani ; rentre chez moi, et laisse-morseul avec lui.

CLAUDIN.

Oui, M. Fulbert... vous êtes un ben digne homme !

FULBERT.

Va, mon ami, va. (*Claudin rentre. S'adressant à Célestine.*) Allons, madame ! de la fermeté ! voici le moment.

CÉLESTINE.

O mon Dieu ! veille sur nous !

SCÈNE III.

CÉLESTINE, en faction ; FULBERT, ALBANI, portant un trousseau de clefs et une bouteille de rhum.

FULBERT.

Eh ! arrive donc ; je t'attends avec impatience ; tu le vois, j'ai tout préparé.

ALBANI.

Pourquoi donc sous ce peristyle ?

FULBERT.

Il y fait plus frais que dans ma chambre ; on y respire plus son aise.

ALBANI.

Pas mal vu.

FULBERT.

Qu'est-ce que c'est donc que cette bouteille ?

ALBANI.

C'est d'excellent rhum de la Jamaïque, que je veux que nous goûtions ensemble.

FULBERT.

Merveilleusement pensé ! j'avais fait préparer du vin, comme tu vois ; mais, ma foi, ton rhum aura la préférence, mets-toi là. (*Albani s'assied à côté du guéridon.*) Toujours les clefs à la main ?

ALBANI.

J'en ai besoin à chaque instant. Je n'irai pas les pendre à ma ceinture, comme un porte-clefs, et ce paquet est trop gros et trop lourd pour le mettre dans ma poche. Tiens, je vais le poser sur ce guéridon. (*Il pose le paquet de clefs.*)

FULBERT, à part.

C'est ce que je voulais.

ALBANI.

Ah ça ! parlons un peu de nos affaires. Plus je réfléchis à mon projet.... plus je caresse cette idée....

FULBERT.

Ton projet?... Ah ! ton mariage avec ma nièce ? Mais tu ne la connais pas.

ALBANI.

N'importe. Je la suppose jolie.

FULBERT.

C'est vrai.

ALBANI.

Vingt-cinq ans ?

FULBERT.

Tu l'as deviné.

ALBANI.

Charmant.... A sa santé.

FULBERT.

A sa santé.

ALBANI.

De quel pays est-elle ?

FULBERT.

De Normandie.

ALBANI.

Elle est Normande ?

FULBERT.

Oui.

ALBANI.

J'aime beaucoup les femmes de ce pays.

FULBERT.

Attends : je fais une réflexion. Tandis que nous savourons cette liqueur bienfaisante, voilà une sentinelle qui nous regarde et cela me fait de la peine. Le pauvre diable est là depuis longtemps, sa faction est de trois heures ; permets-moi de lui donner un coup à boire. Tiens, dans ma tasse d'argent.

ALBANI.

Je n'ai rien à refuser à mon oncle futur.

FULBERT.

Il faut être humain. Un verre de rhum de plus ou de moins... Tenez, camarade, buvez, cela ne peut pas vous faire de mal. (*Bas.*) Et vous devez en avoir besoin.

ALBANI.

Je ne m'étonne pas s'il est aimé des soldats, ce Fulbert.

FULBERT, *bas à Célestine.*

Je vais vous faciliter le moyen de prendre le trousseau de clefs... De l'adresse !

CÉLESTINE.

Je ne te perds pas de vue.

FULBERT, *revenant.*

Ce verre de rhum lui a fait grand plaisir.

ALBANI.

Je n'ai pas de peine à le croire.

FULBERT, *prenant la bouteille.*

A nous deux ! A nos santés ! (*Il se verse à boire le premier.*)

ALBANI.

Tope !

FULBERT.

Eh bien !... Parbleu ! je suis bien malhonnête ! je me suis versé le premier.

ALBANI.

Qu'est-ce que cela fait ?

(*Fulbert verse à boire à Albani. En retirant son bras, il jette son verre par terre. Si le verre, en tombant, ne se casse point, Fulbert aura soin de le briser avec le talon de sa botte.*)

Ah !

FULBERT.

Malhonnête et maladroit ! Ah ! c'est trop fort !

ALBANI.

Bah ! bah ! le malheur n'est pas bien grand.

FULBERT.

Voilà du rhum perdu.

ALBANI.

Il y en a encore dans la bouteille.

FULBERT, *appelant.*

Claudin !

CLAUDIN, *dans l'intérieur.*

Plait-il, monsieur Fulbert ?

FULBERT.

Un verre !

CLAUDIN, toujours dehors.

Oui, monsieur Fulbert.

ALBANI à Fulbert.

Prends garde de te blesser avec ce verre cassé.

FULBERT.

Cette place est mouillée.

ALBANI.

Tiens, reculons la table.

(Il pousse la table du côté de Fulbert, de manière que le guéridon sur lequel sont posés les clefs, se trouve isolé derrière lui.)

FULBERT.

Tu as eu une bonne idée. Approche ta chaise.

ALBANI, s'approchant de la table.

M'y voilà.

(Célestine profite de ce moment pour s'approcher avec précaution, et s'empare du trousseau de clefs qui est resté sur le guéridon.)

SCÈNE IV.

LESPRÉCEDENS, CLAUDIN, apportant un verre, et tenant sous son bras un havresac.

CLAUDIN.

Monsieur Fulbert, voilà ce que vous m'avez demandé. (Regardant le verre cassé.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez fait là ? Attendez, je vais chercher le balai.

FULBERT.

Non, non. Cela n'est pas nécessaire.

ALBANI à Claudin.

Que tiens-tu donc là ?

CLAUDIN.

Êtes-vous bien aise, M. Fulbert, qu'on prenne votre chambre pour un corps de garde ?

FULBERT.

Que veux-tu dire ?

(Pendant cette scène, Célestine ouvre les deux cachots.)

ALBANI.

Un corps de garde !

CLAUDIN, montrant le havresac.

Voyez plutôt ce que je viens de trouver dans un coin.

ALBANI.

Eh bien ! c'est un havresac.

FULBERT, à part.

L'échelle de corde t le maladroit !

ALBANI à Fulbert.

Pourquoi ce havresac se trouve-t-il chez toi ?

FULBERT.

C'est celui d'un soldat de ce nouveau détachement ; il suc-

combait à la fatigue : après l'avoir débarrassé de ce fardeau ; je l'aurai porté dans ma chambre sans y songer...

CLAUDIN.

Ah ! il peut se vanter de m'avoir fait une sière peur ! Je l'ai pris pour un chien. Je suis tombé sur lui et j'ai roulé.

FULBERT.

Allons, pose-le là et va t'en ; je le rendrai à son maître.

CLAUDIN.

Je le veux bien, moi. (*Il touche le havresac.*) Tiens ! c'est drôle ! On dirait qu'il y a des cordes dans ce sac.

ALBANI.

Des cordes !

CLAUDIN.

Oui, des cordes. Je ne sais pas ladre, peut-être. Touchez plutôt vous-même.

ALBANI, se levant.

Voyons. (*Albani touche le havresac.*) C'est vrai.

FULBERT, à part.

Nous sommes perdus ! ALBANI.

A quel dessein ces cordes ? Il faut s'assurer... (*Il fouille dans le havresac et en retire l'échelle de corde. Pendant ce tems, Célestine ouvre la porte du cachot de son père et celle de Broff.*) C'est une échelle !

FULBERT.

C'est bien singulier. (*A part.*) Il n'y a pas un moment à perdre, éloignons Claudin. (*Haut.*) Claudin ! fais-moi le plaisir d'aller chez M. le Gouverneur. Tu y trouveras Martial. Dis-lui que je l'attends sur-le-champ, que j'ai des ordres à lui donner. Tu ne reviendras qu'avec lui ; ne souffle pas un mot sur le havresac. (*A Albani.*) Il faut saisir le coupable avant d'ébruiter... (*A Claudin.*) Va.

CLAUDIN.

Il suffit, M. Fulbert, j'y vais. Toujours prêt à partir. (*Passant près de Célestine qui a repris son poste.*) Au revoir, camarade.

CELESTINE.

Au revoir. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

FULBERT, ALBANI, CELESTINE.

ALBANI.

Sais-tu que cela me paraît bien suspect ?

FULBERT.

Ma foi ! je suis de ton avis.

ALBANI.

Je cours moi-même chez le gouverneur... (*Allant au guéridon.*) Où sont mes ciefs ?... Je ne les vois plus !

FULBERT à Célestine.

Il est tems ; faites-le sortir. (*Appelant.*) Broff ! Broff ! à moi. (*Broff sort de son cachot.*)

ALBANI.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est donc ?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, BROFF, ensuite le Comte ERNEST.

CÉLESTINE, *appelant.*Comte Ernest! comte Ernest! (*Le comte paraît.*)

ALBANI.

Je suis trahi!

FULBERT, *présentant le bout d'un pistolet à Albani.*

Alte-là, coquin! si tu fais un mouvement, s'il t'échappe le moindre cri, c'est fait de ta vie.

ALBANI.

Ah! juste ciel!

FULBERT.

Entre de bonne volonté dans ce cachot, ou nous saurons bien t'y contraindre. Aide-moi, Broff.

ALBANI.

Ah! malédiction!

(*Broff et Fulbert entraînent Albani dans le cachot.*)

SCÈNE VII.

CÉLESTINE, ERNEST.

ERNEST.

Je ne reviens pas de mon étonnement! où donc... (*Célestine lui prend la main.*) Quelle est cette main qui tremble dans la mienne?

CÉLESTINE.

Mon père! embrassez votre fille!

ERNEST.

Célestine! ah! mon cœur t'avait nommée! Il n'est que ma Célestine capable d'un pareil trait.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, FULBERT, BROFF.

FULBERT.

Il ne peut se faire entendre, nous l'avons enfermé dans le second cachot. Allons! vite l'échelle de corde!

BROFF.

Où est-elle?

FULBERT, *la ramassant.*

La voici! Jette-la sur l'esplanade, en la retenant par un bout.

BROFF.

Il suffit. (*Il exécute ce que Fulbert vient de dire.*)

FULBERT.

Il faut vous résoudre à descendre, par ce moyen, jusques sur le bord de la Saône, en vous coulant avec précaution le long du rocher.

CÉLESTINE.

Avec précaution, mon père.

FULBERT.

Vous suivrez le faubourg de Vaise jusqu'à la porte de la ville.

CÉLESTINE.

Vous y trouverez une chaise de poste. Le fidèle Victor vous attend.

FULBERT, *donnant des pistolets.*

Voilà des armes. Il faut tout prévoir. (*A Célestine.*) Vous prenez cette lanterne, éclairez-nous.

(*Ernest embrasse sa fille. Ils marchent vers le mur. Le comte descend. Fulbert et Brofftiennent le bout de l'échelle. Célestine, montée sur le rempart, éclaire ce tableau.*)

CÉLESTINE.

Il est sur l'esplanade.

FULBERT, *parlant à Ernest.*

Les pistolets que je vous ai donnés sont armés, quittez-les pour lancer l'échelle.... Non, désarmez-les plutôt.

CÉLESTINE.

O mon Dieu ! veille sur lui.

(*On entend un des pistolets d'Ernest faire feu.*)

CÉLESTINE, *avec effroi.*

Ah ! (*Elle tombe dans les bras de Fulbert.*)

FULBERT.

Fatale prévoyance !

BROFF.

Nous sommes perdus ! on va venir.

ERNEST, *que l'on ne voit pas.*

Je suis blessé à la main. Je ne puis aller plus avant.

CÉLESTINE.

Grand Dieu ! je veux aller à son secours.

FULBERT, *l'arrêtant.*

Voulez-vous nous perdre tous ? Suivez-moi, entrez dans ma chambre ; vous trouverez une malle, des vêtements de paysanne ; il faudra vous en revêtir ; vous passerez pour ma nièce.

CÉLESTINE.

Ah, malheureuse ! (*Elle entre chez Fulbert.*)

SCENE IX.

FULBERT, BROFF.

BROFF.

Quel funeste accident !

FULBERT.

Il faut le réparer ou savoir mourir. On vient, nous n'avons pas le tems de délibérer.... Je vais l'accuser, mais sois sans inquiétude. S'il y a du danger pour quelqu'un, je te jure que ce ne sera pas pour toi.

BROFF.

Que m'importe le danger ?

FULBERT.

Biën , mon ami , couche-toi par terre et seconde mon projet.
(*Broff se couche par terre.*) Aux armes ! aux armes !....
Grand Dieu ! protége mon dessein.

(*Il a un genoux sur l'estomac de Broff, et il le menace d'un pistolet.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS , MONLAC , MARTIAL , SOLDATS,
dont plusieurs portent des torches allumées.

MONLAC.

Que vois-je ? Fulbert ! pourquoi cette violence , et d'où est parti le coup de feu que je viens d'entendre.

FULBERT , montrant Broff.

Saisissez-vous de lui.

MONLAC.

Quel est son crime ?

FULBERT.

Ah ! monsieur le Gouverneur , sans moi , vous alliez être la victime d'un complot infernal , tissu par l'infâme Albani et cet astucieux coquin.

MONLAC.

Qu'entends-je ! expliquez-vous.

FULBERT.

Le coup de pistolet que vous venez d'entendre a été dirigé par moi sur le comte Ernest , qui fuyait de ces lieux . Il est sur l'esplanade , et doit être blessé . Ordonnez qu'on vole à son secours.

MONLAC.

O trahison ! Martial , courez , que le comte soit amené devant moi . Malheur aux traîtres sur qui va tomber ma vengeance !

FULBERT , bas à Martial.

Empare-toi de ses armes.

MARTIAL , de même.

Il suffit. (*Haut à quelques soldats.*) Suivez-moi.

SCÈNE XI.

MONLAC , FULBERT , BROFF ; SOLDATS.

MONLAC.

Où donc est Albani ?

FULBERT , montrant le cachot du comte.

Dans ce cachot.

MONLAC.

Et comment a-t-il pu favoriser la fuite du comte ?

FULBERT.

Il y a un instant qu'un léger bruit , qui semblait partir de ce lieu , me fit sortir de mon logement pour en connaître la cause . Jugez de ma surprise , en voyant près de cette table le comte Ernest ; Albani et Broff s'occuper entre eux des moyens qu'ils allaient employer pour assurer impunément la fuite d'Ernest . Je me couche à terre avec précaution , et j'entends

vientôt tous les détails de leurs affreux complots. Une échelle de corde préparée par Albani, allait conduire le comte sur les bords de la Saône. Broff devait s'évader aussi, après avoir renfermé Albani; le fourbe espérait vous faire croire que c'était moi qui l'avais forcé à me remettre ses clefs, en le menaçant de la mort, et que d'intelligence avec le comte et Broff, je l'avais plongé dans ce cachot. Sa ruse ne pouvait manquer de réussir; une fois l'évasion exécutée, le soupçon tombait naturellement sur moi. Espérant déjouer leurs projets, je me glissais le long de cette porte, pour prévenir la sentinelle de donner l'alarme, lorsqu'Albani, s'élançant tout à coup sur le malheureux soldat, le poignarde et le précipite dans la Saône. Ce meurtre achevé, Broff le renferme, et le comte descend sur l'esplanade, au hasard de perdre la vie; je crie aux armes, Broff se trouble, je lui arrache ses pistolets, je fais feu sur le comte, je le blesse, vous accourez à mes cris, et j'ai le bonheur de vous prouver mon zèle, en échappant au sort que ces traîtres me destinaient.

MONLAC.

Brave Fulbert! ton courage et ta fidélité recevront leur récompense... Voici le comte qu'on me ramène.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, ERNEST, *la main gauche enveloppée*;
MARTIAL, SOLDATS.

ERNEST.

Monlac, l'implacable destin, qui s'obstine à me poursuivre, me remet en ta puissance. Je dois être sacrifié et satisfaire la haine barbare de mes ennemis. Fais-moi donner la mort; la vie m'est insupportable. Mais si ton âme est capable d'un sentiment de pitié, je t'en conjure, épargne les jours des êtres généreux qui ont tenté de me soustraire à ta vengeance.

FULBERT, *vivement*.

Les épargner! Il ne m'appartient pas de donner des avis à M. le Gouverneur, mais à sa place, je livrerais à toute la rigueur des lois, Albani, comme premier instigateur de votre fuite, et Broff recevrait la juste punition due à sa lâche condescendance.

ERNEST, *surpris*.

Albani!

MONLAC.

Oui, Albani. N'espérez pas m'en imposer.

ERNEST.

Qu'entends-je?

FULBERT.

La vérité. C'est moi qui ai découvert heureusement l'intrigue odieuse dont je devais être la victime; c'est encore moi qui ai fait feu sur vous.

ERNEST.

Toi! Fulbert?

FULBERT.

Moi-même. Osez nier vos détestables complices. M. le Gouverneur est instruit, vous tenteriez vainement de le dissuader.

MONLAC.

Fulbert, ouvre ce cachot. Qu'Albani soit traîné à mes pieds. Je veux jouir de sa confusion et de son désespoir.

(*On ouvre le cachot d'Albani.*)

BROFF, *bas à Ernest.*

Silence. Votre fille est en sûreté.

ERNEST, *à part.*

O mon Dieu ! je te remercie !

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ALBANI, *sortant du cachot.*

ALBANI.

Grand Dieu ! que vois-je ? Quoi ! vous avez été instruit...

MONLAC.

De ta perfidie, traître ! Cesse de feindre une surprise qui augmente encore la juste horreur que tu m'inspires.

ALBANI.

Est-ce à moi que ce langage s'adresse ? Suis-je donc coupable pour avoir été lâchement surpris ?

FULBERT.

Épargne-toi la peine de mentir. On sait ce que tu vas dire ; mais je suis ici pour te confondre... Auras-tu l'audace de nier le meurtre dont tu viens de souiller ta main ? Qu'est devenue la sentinelle qui veillait sur ce rempart ?

ALBANI.

La sentinelle !

BROFF *à Albani.*

Allons, allons, puisque tout est découvert, pourquoi déguiser la vérité ?

ALBANI.

Et toi aussi, misérable !

MONLAC *à Albani.*

Laissez-le parler.

BROFF.

Tu voudrais paraître innocent, c'est tout naturel. Tu perds une place excellente, et tu as encouru la haine de ton protecteur. Mais moi, pauvre diable, qui n'ai rien à perdre que la vie, je n'y tiens pas assez pour soutenir un mensonge, quand je n'ai plus l'espoir d'en imposer. Oui, monsieur, le Gouverneur, Fulbert a dit la vérité, Albani est coupable. Séduit par la récompense que l'on m'offrait, et plus encore par l'espoir de finir ma captivité, j'ai pu tremper dans ses lâches desseins ; l'entreprise a échoué, c'est malheureux pour monsieur le Comte et pour nous, mais je ne puis me résoudre à accuser un brave homme, pour attirer sur sa tête la punition que nous avons méritée.

MONLAC.

Eh bien ! traître, te voilà confondu !

ALBANI.

Je reste accanti. Quelle horrible machination !

MONLAC.

Qu'opposeras-tu maintenant pour te justifier ?

ALBANI.

Monsieur de Monlac, daignez m'entendre.

MONLAC.

Que pourrais-tu me dire, accablé par tant de preuves ? Soldats, emparez - vous de lui, et qu'il soit enfermé dans le plus noir cachot. Fulbert, c'est toi que je charge désormais de la place que ce scélérat occupait en ces lieux. Que l'on reconduise le comte dans sa prison. Allez.

MARTIAL.

Marchons.

(On fait un mouvement pour les emmener tous trois.)

MONLAC.

Que Broff reste ici ; il faut que je lui parle.

ALBANI.

Mes ennemis prendront soin de me venger des outrages....

MONLAC.

Délivrez-moi de sa présence.

CLAUDIN.

Tiens ! qu'est-ce que je vois donc là chez monsieur Fulbert ?

(Fulbert conduit le comte dans son cachot. Il revient ensuite et ordonne qu'on entraîne Albani. Monlac prend le trousseau de clefs que tient Fulbert, qui semble contrarié de cette action. Il sort en faisant des signes d'intelligence à Broff. Martial et les soldats accompagnent Albani. Claudin est entré chez Fulbert.)

SCENE XIV.

MONLAC, BROFF.

BROFF, à part.

Que me veut-il ? Tenons-nous sur nos gardes, et achevons ce que nous avons si heureusement commencé.

MONLAC, réfléchissant.

Oui, ce moyen me paraît sûr, et je ne dois rien négliger pour le tenter.

BROFF.

Que dit-il ?

MONLAC.

Broff, tu n'ignores pas les lois sévères observées dans le Château de Pierre-Scise ? Par l'action que tu viens de commettre, tu as mérité la mort.

BROFF.

Voulez-vous me la faire donner ?

MONLAC.

Non, si tu consens à me servir. |

BROFF.

Je ne demande pas mieux. Que faut-il faire ?

MONLAC.

Tu sais que les soldats de cette garnison ont formé le projet de résister à mes ordres, si je leur commande l'exécution du jugement qui condamne le comte Ernest.

BROFF.

Oui, et c'est encore Albani qui leur a inspiré cet esprit de révolte.

MONLAC.

Le traître ! il serait donc dangereux de le tenter, et la prudence exige que cette exécution se fasse secrètement. Si tu veux t'en charger, ta grâce, motivée sur la franchise de tes aveux, et une forte somme, seront le prix de ton obéissance. Quant à ta conscience, elle doit être à son aise, puisqu'il ne s'agit que d'un criminel déjà condamné.

BROFF, à part.

! Acceptons, un autre pourrait y consentir. (*Haut.*) Je pense actuellement que c'est ce que j'ai de mieux à faire. A ce prix, vous pouvez compter sur moi.

MONLAC, lui donnant un pistolet.

Prends cette arme et cette clef. C'est celle qui conduit de ton cachot dans celui du comte. Tu t'introduiras facilement auprès de lui..... Tu m'entends.

BROFF.

A merveille !

MONLAC.

Tu auras soin de laisser ce pistolet dans son cachot. Il nous sera facile de faire croire qu'il a voulu lui-même prévenir l'instant de son supplice.

BROFF.

Comptez sur moi, je répons du succès. Diable ! ma grâce et une récompense !

MONLAC.

Ne perdons pas de tems, rentre dans ta prison, et saisis l'instant favorable. (*Il le renferme dans son cachot, dont il garde la clef.*) Par ce moyen, je prévient tous les complots.... Mais quel est ce bruit ?

SCÈNE XV.

MONLAC, CÉLESTINE, sous les habits d'une paysanne Normande, et amenée par CLAUDIN.

CLAUDIN.

Je n'écoute rien. Ah ! mademoiselle, je ne sais qui, nous allons voir qui vous êtes.

CÉLESTINE, avec l'accent Normand.

Voulez bien me laisser, méchant.

MONLAC.

Eh bien ! qu'est-ce ?

CÉLESTINE , à part.

Dieu ! Monlac !

CLAUDIN.

Ne vous dérangez pas, monsieur le Gouverneur, ce n'est pas vous que je cherche, c'est monsieur Fulbert.

MONLAC , montrant Célestine.

Quelle est cette femme ?

CLAUDIN.

Je n'en sais pas plus que vous, monsieur le Gouverneur, et voilà justement le hic dont je veux m'éclaircir.

MONLAC à Célestine.

Qui êtes-vous, ma bonne ? répondez.

CÉLESTINE , feignant de pleurer , et se cachant la figure avec son tablier.

Monseigneur, je suis la nièce de mon oncle, pour vous servir.

CLAUDIN , riant.

Tiens ! la nièce de son oncle !

MONLAC.

Qui est votre oncle.

CÉLESTINE.

Eh ! c'est M. Fulbert !

MONLAC.

Ah ! c'est vous... Effectivement, il m'avait prévenu.

CLAUDIN.

Monseigneur, ça n'est pas vrai, sauf le respect que je vous dois. Ce matin, je suis allé moi-même au bureau du coche pour m'informer si mademoiselle Georgette, nièce de M. Fulbert, était arrivée. Il n'y avait pas plus de Georgette que dans mon chapeau. Vous sentez bien qu'elle n'est pas venue de son pays par un coup de baguette, comme dans les contes des Fées, à moins qu'elle ne fût dans la malle... mais je m'en serais bien aperçu...

MONLAC.

Depuis quand êtes-vous au château ?

CLAUDIN.

Oui, depuis quand ?

CÉLESTINE.

Depuis ce soir, monseigneur.

MONLAC.

Et pourquoi votre oncle ne vous a-t-il pas présentée au gouverneur ?

CLAUDIN.

Qui, pourquoi ?

CÉLESTINE.

Dans ! c'est peut-être qu'il n'a pas eu le temps. Si c'était un effet de vot' bonté de vouloir bien me présenter vous-même ? Mon oncle m'a dit comme ça que monsieur le Gouverneur était un brave homme ; y n' souffrira pas qu'on me chagrine,

MONLAC.

Vous êtes devant lui.

CÉLESTINE.

Ah ! monsieur le Gouverneur, je vous demande bien pardon, si je ne vous ai pas reconnu tout de suite.

MONLAC.

Sa naïveté me paraît naturelle. Rassurez-vous, mon enfant, il ne vous sera fait aucun mal.

CÉLESTINE.

Grand-merci, mon Bon seigneur.

CLAUDIN, à part.

Allons, il la croit. Y s' passe ici des choses... il y a du touche... Ah ! voilà M. Fulbert. Rira bien qui rira le dernier.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, FULBERT.

CLAUDIN à Fulbert.

Tenez, monsieur Fulbert, voilà une nièce qui vous tombe des nues.

FULBERT, apercevant Célestine.

Quelle imprudence ! (*Haut.*) Eh ! c'est toi, ma petite Georgette ? Que fais-tu donc ici ?

CÉLESTINE.

Mon oncle, c'est lui... (*Elle montre Claudin.*)

CLAUDIN.

Tiens ! il la reconnaît !

MONLAC.

Vous ne m'aviez pas dit que votre nièce était arrivée ?

FULBERT. 7

C'est vrai, M. le Gouverneur ; mais les embarras de cette soirée... cela m'était sorti de la tête. J'attendais, pour vous la présenter, qu'elle fût un peu rassurée. C'est si timide ! Des soldats ! un château fort !... tout cela effraie une jeune fille qui sort de son village... Allons, allons, fais la révérence à monseigneur, et remercie-le de la place qu'il veut bien te donner.

CÉLESTINE.

Oui, mon oncle. Monseigneur, j' sommes bien reconnaissant de vos... et de vos bontés.

MONLAC.

Il suffit, mon enfant. (*A Fulbert.*) Elle a bien l'accent de son pays.

CLAUDIN.

C'est qu'elle est vraiment gentille à présent que je la regarde.

MONLAC.

Claudine prétendait qu'elle ne devait point arriver, et qu'elle n'était pas votre nièce.

FULBERT.

Claudine est un sot ; je le lui ai dit cent fois.

CLAUDIN.

Par exemple ! c'est violent , ça ! heureusement que monseigneur est là pour dire le contraire.

FULBERT.

Ma bonne petite Georgette , oui , oui , je suis ton oncle , qui t'a aimé... Tu as pleuré ; je vois cela. Allons , viens m'embrasser , et console-toi.

CÉLESTINE.

Ah ! de tout mon cœur ! (*Elle l'embrasse avec transport.*)

FULBERT.

Pardon , monsieur le Gouverneur , si devant vous... Mais vous ne sauriez croire à quel point j'affectionne cette chère enfant.

MONLAC.

De pareils sentimens sont votre éloge. Mais occupons-nous d'autre chose. Avez-vous exécuté mes ordres ?

FULBERT.

Oui , monsieur le Gouverneur. Albani est enfermé dans le cachot , du côté de la vieille chapelle. (*Lui présentant une clef.*) En voici la clef.

MONLAC.

Gardez-la. (*Lui donnant un paquet de clefs.*) Prenez aussi ce troussou ; je confie tous ces traitres à votre garde : demain , leur sort sera décidé ; suivez-moi.

FULBERT.

Oui , monsieur le Gouverneur. (*Bas à Célestine.*) Je reviens à l'instant. (*Il sort avec Monlac.*)

SCÈNE XVII.

CÉLESTINE , CLAUDIN.

CÉLESTINE , à part.

Il s'éloigne enfin !

CLAUDIN.

Tiens ! nous voilà seuls sans nous en douter.

CÉLESTINE.

À quel danger je viens d'échapper !... Ce déguisement , mes traits altérés par le chagrin et mon langage , tout a contribué à me rendre méconnaissable à ses yeux.

CLAUDIN , à part.

Si je pouvais me raccommoier avec elle.

CÉLESTINE , à elle-même.

Dieu juste ! entends ma voix ! prends ma vie , s'il le faut , je n'en murmurerai pas , si , à ce prix , tu dois sauver mon père.

CLAUDIN , à lui-même.

Qu'est-ce qu'elle a donc pour parler comme ça toute seule ? Elle s'occupe de moi sûrement. Elle est en colère ; je vois ça. Faut absolument que je me mette dans ses bonnes grâces. Coupons l'y ça joliment. (*S'approchant.*) Mamizelle Georgette.

CÉLESTINE , à part.

Ne nous trahissons pas. (*Haut.*) Qu'est-ce que vous me voulez ?

CLAUDIN.

Mamzelle Georgette, puisqu'enfin vous l'êtes... Je suis ben confus... d'avoir occasionné, par une bêtise, le..., parce que... vous comprenez bien. Je suis un brave garçon : si je vous ai fait de la peine, c'est sans malice. Oubliez ce qui s'est passé, mamzelle Georgette.

CÉLESTINE.

Je ne vous en veux pas.

CLAUDIN.

Vous ne m'en voulez pas ? vrai ! Permettez-moi de vous dire... C'est superbe de vot' part.... Je ferai tous mes efforts pour vous prouver... Disposez de moi le jour, la nuit... A pied, à cheval... Je suis tout à votre service.

CÉLESTINE.

Merci, mon ami.

CLAUDIN.

Son ami ! sûr que je le suis votre ami ! Vous n'avez jamais rien vu dans votre village, je m' fais fort de vous montrer toutes les curiosités de Lyon. J'vous menerai voir l'horloge de la cathédrale de Saint-Jean. C'est ça une fière pendule ! elle marque les heures, les siècles, les minutes... Et le coq qui chante comme un poulet... Et les anges qui carillonnent ni plus ni moins que des musiciens.

CÉLESTINE.

Je ne suis pas curieuse. (*A part.*) Fulbert ne revient pas.

CLAUDIN.

C'est égal ! vous regarderez toujours.... Ça ne coûte rien) (*A part.*) Elle n'a pourtant pas l'air fâché.... Si je pouvais par la suite.... Ah ! voilà déjà monsieur Fulbert. On ne peut avoir un tête à tête à deux. C'est ennuyeux !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, FULBERT.

FULBERT.

Tu es encore là, Claudin ? il est tard ; allons, rentre chez toi ; demain nous nous reverrons.

CLAUDIN.

Monsieur Fulbert, vous avez de la rancune contre moi, je le vois bien.

FULBERT.

Moi, Claudin ! et pourquoi ?

CLAUDIN.

Si fait, si fait ; j'ai brutalisé mamzelle Georgette... Mais je m'en repends, vrai ; passez-moi encore celle-là ; mamzelle Georgette m'a bien pardonné. Imitiez sa grandeur d'âme.

FULBERT.

Je ne demande pas mieux.

CLAUDIN.

Vous ne m'en voulez plus ni l'un ni l'autre ?

CÉLESTINE.

Je te l'assure, mon ami.

CLAUDIN.

Je te l'assure! Elle m'a tutoyé! quel bonheur!

FULBERT.

Eh! va donc.

CLAUDIN.

A présent, je me sauve. Bonsoir, monsieur Fulbert; bonne nuit, mademoiselle Georgette. A demain; bonsoir.... Elle m'a tutoyé!

(Il sort avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive.)

SCÈNE XIX.

CÉLESTINE, FULBERT.

FULBERT, respirant.

Nous en sommes enfin débarrassés!

CÉLESTINE.

Que ce malheureux m'a causé d'inquiétudes! Et mon père! conduisez-moi près de lui.

FULBERT.

Impossible! ce serait une imprudence!

CÉLESTINE.

Quel est maintenant votre espoir?

FULBERT.

Je n'entrevois encore aucun moyen; il faut tout attendre des circonstances. Je vais trouver Broff dans son cachot. Monlac vient d'avoir un entretien avec lui, il est indispensable que j'en connaisse les motifs. Attendez-moi, je reviens à l'instant.

(Il entre dans le cachot de Broff.)

SCÈNE XX.

CÉLESTINE, seule.

O mon père! dans quelles angoisses ce cruel événement m'a plongée! heureux encore que l'arme fatale est partie lorsqu'il était sur l'esplanade; il serait tombé de la hauteur de ce funeste rocher... Ah! tout mon sang se glace à la seule idée du danger qu'il a couru!... Qu'entends-je! Dieu! je vois de la lumière! c'est une ronde, sans doute; cachons-nous pour la laisser passer.

(Elle entre chez Fulbert.)

SCÈNE XXI.

MONLAC, MARTIAL, SOLDATS de Martial, dont l'un porte une lanterne de ronde.

MONLAC aux soldats:

Restez là. *(Il approche de la porte du cachot d'Ernest.)* Tout est calme et tranquille; j'ai beau prêter une oreille attentive, rien ne m'annonce la mort de mon ennemi. Ah! que le signal de son trépas est lent au gré de mon impatience! Cependant il ne peut tarder; ne nous éloignons pas de ce lieu; il faut feindre jusqu'au dernier moment. Malheur à Broff; s'il trompait mon attente. *(Aux soldats.)* Continuons la visite.

(Il sort. Martial et le détachement le suivent.)

SCÈNE XXII.

CÉLESTINE, *les suivant des yeux.*

Quel pouvait être le dessein de Monlac ? Je tremblais que Fulbert ne sortît du cachot tandis que ce monstre était là.... *Le voilà.*

SCÈNE XXIII.

CÉLESTINE, FULBERT.

CÉLESTINE.

Eh bien ! mon ami ?

FULBERT.

Ah, madame ! livrez-vous à l'espérance ! votre père est sauvé, j'en réponds sur ma vie.

CÉLESTINE.

Comment !

FULBERT.

Et c'est le perfide Monlac, lui-même, qui va favoriser son évacion.

CÉLESTINE.

Qu'avez-vous donc résolu ?

FULBERT.

Dans un instant, vous allez entendre un nouveau coup de feu dans le cachot de votre père. Mais ne craignez rien, il sera le signal de sa délivrance.

CÉLESTINE.

De sa délivrance !

FULBERT.

Je n'ai pas le tems de vous en dire davantage ; la prudence veut que dans ce moment je me trouve auprès du gouverneur ; je cours le rejoindre. Qu'il vous suffise de savoir que tout ce que vous allez voir ou entendre ne sont que de nouveaux moyens employés pour sauver le comte. Surtout, n'avez aucun effroi.

(*Il sort du côté où Monlac est sorti.*)

SCÈNE XXIV.

CÉLESTINE, seule.

Que veut-il dire ? par une pitié barbare voudrait-il tromper ma douleur ! dans quelle situation il me laisse ! mon âme, partagée entre la crainte et l'espérance, s'abandonne à la joie la plus vive et aux tourmens de l'incertitude.... Pourquoi donc ce nouveau coup de feu ?... Il n'a pu m'instruire.... (*Elle approche du cachot.*) Mon père ! mon père !... il ne peut m'entendre. N'ayez aucune inquiétude, m'a dit Fulbert. Hélas ! puis-je être tranquille, entourée des bourreaux.... J'entends un léger bruit.... écoutons. (*Elle a l'oreille au trou de la serrure ; un coup de pistolet part dans le cachot d'Ernest.*) Dieu ! ô mon père !... On vient ! fuyons ! (*Elle rentre chez Fulbert, et reparaît un instant après.*)

SCÈNE XXV.

MONLAC, FULBERT, MARTIAL, SOLDATS, ensuite
CLAUDIN, CÉLESTINE.

MONLAC.

C'est de ce côté que le coup est parti. Fulbert, qu'on ouvre ce cachot.

FULBERT.

Viens avec moi, Martial. (*Ils entrent.*)

CLAUDIN, *arrivant en courant.*

Eh! mais, mon Dieu! ça finira-t-il donc? encore un coup de pistolet.

FULBERT, *sortant du cachot avec Martial.*

Ah! monsieur le Gouverneur, nous venons de trouver le comte Ernest étendu sur la terre et baigné dans son sang.

MONLAC, *seignant.*

Est-il possible!

CÉLESTINE.

Ciel!

MARTIAL, *qui a passé près d'elle.*

(*Bas.*) Ne craignez rien, c'est une ruse.

FULBERT, *montrant le pistolet.*

Nous avons aussi trouvé cette arme, elle était près de lui. On aura négligé de le fouiller; il s'est donné la mort.

MONLAC.

Le malheureux! je le plains.

CÉLESTINE, *à part.*

Le scélérat!

MONLAC.

Assurez-vous s'il respire encore, et qu'on lui prodigue tous les secours....

FULBERT.

Hélas! l'infortuné n'en a plus besoin.

CLAUDIN.

Il pouvait bien s'aller tuer ailleurs.

MONLAC.

Devait-il se porter à cette extrémité? mon intention n'était pas de faire exécuter son jugement. J'espérais, au contraire, pouvoir obtenir sa grâce, et le forcené m'a privé de cette douce satisfaction.

CÉLESTINE, *à part.*

A-t-on plus de perfidie!

MONLAC.

Que son corps soit à l'instant porté dans la chapelle; demain, au point du jour, on lui rendra les derniers devoirs.

FULBERT.

Je m'en charge. (*Il ferme la porte.*)

Je triomphe !

MARTIAL, à Célestine.

Il est sauvé !

(Fulbert et Martial entrent dans le cachot d'Ernest. Célestine entraîne Claudin chez Fulbert. Les soldats sortent avec Monlac.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente la partie la plus élevée de la forteresse ; on arrive sur la scène par divers escaliers, dont le principal est pratiqué près de la chapelle du Château, qui se trouve à la gauche de l'acteur. À droite, près de l'avant-scène, une tourelle ayant une ouverture grillée à quatre pieds du sol ; au fond, des créneaux garnis de pièces de canon. La sommité des arbres que l'on aperçoit dans le lointain, indique l'élevation de la forteresse. Il est cinq heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIAL, FULBERT, SOLDATS.

MARTIAL.

Oni, mon cher Fulbert, c'est ici que le gouverneur m'a fait dire de me rendre avec mon détachement.

FULBERT.

J'ai reçu de lui le même ordre, et je t'avouerai que je ne suis pas sans quelques inquiétudes. Quel est son dessein ? Aurait-il des soupçons...

MARTIAL.

Impossible ! nos précautions ont été trop bien prises. Ce sont nos gens qui ont transporté le comte Ernest dans cette chapelle ; il était couvert d'un drap mortuaire, et toute la garnison est assurée de son trépas.

FULBERT.

Je ne puis me défendre d'un pressentiment...

MARTIAL.

Ne perdons pas courage ; encore une demi-heure, et nous serons hors de danger. Après la conversation que je vais avoir avec Monlac, ne manque pas d'apporter au comte cet habit de soldat que tu as préparé, et qui doit servir à son déguisement. Moi, j'irai relever les deux factionnaires qui sont au pont-levis, et les remplacer par deux de nos braves. Par ce moyen, le comte pourra passer facilement. Nous l'accompagnerons l'un et l'autre ; sa fille nous suivra, et la voiture qui l'attend au faubourg de

Vaize, nous aura bientôt mis tous les quatre à l'abri de la rage du perfide Monlac.

FULBERT.

Mais ces braves soldats qui nous secondent, ne courent-ils aucun danger ?

MARTIAL.

Ils ne font qu'exécuter nos ordres ; la responsabilité ne pèse que sur nous, et d'ailleurs nous avons tous juré de le sauver ou de périr. N'est-il pas vrai, mes amis ?

LES SOLDATS.

Qui ! oui !

FULBERT.

Bien, mes camarades. (*On entend sonner une demie.*) Cinq heures et demie. Voici l'instant du rendez-vous, Monlac ne peut tarder.

MARTIAL.

Une chose cependant m'inquiète. S'il lui prenait fantaisie d'entrer dans cette chapelle ?

FULBERT.

C'est moi qui en ai la clef : crois que je ne manquerai pas de prétextes pour l'en détourner.

MARTIAL.

On vient. C'est lui.

SCENE II.

LES PRECEDENS, MONLAC.

MONLAC à Fulbert.

Fulbert, vous avez eu soin de faire transporter le malheureux comte Ernest dans cette chapelle ?

FULBERT.

Oui, monsieur le Gouverneur.

MONLAC.

Il suffit. Je suis content de votre zèle. Le service ne se fera que sur les dix heures ; nous aurons du temps pour tout.

FULBERT, à part.

Où veut-il en venir ? (*Haut.*) Qu'avez-vous à nous ordonner ?

MONLAC.

Hier soir, j'ai reçu l'avis qu'un prisonnier sortant du Château d'If, près Marseille, traverserait la ville de Lyon, à six heures précises du matin, pour être transféré dans cette citadelle. Vous allez vous y rendre, Martial, accompagné de ce détachement. Vous attendrez la voiture dans laquelle il doit être ; et vous le conduirez jusqu'ici, en ayant soin d'éviter tous les regards. Il est cinq heures et demie, vous n'avez pas une minute à perdre.

MARTIAL, à part.

Quel contre-tems !

MONLAC.

Quant à vous, Fulbert, vous porterez cette lettre à l'amô-
nier de cette prison. (*Il l'a lui donne.*) Vous savez sa de-
meure dans la ville. Je veux que le service du comte se fasse
avec solennité ; je lui indique l'heure à laquelle j'ai fixé cette
cérémonie. Hâtez-vous l'un et l'autre.

FULBERT, à part.

Tout espoir est perdu ! (*Haut.*) Mon activité vous est connue ;
M. de Monlac, je vais donner quelques commissions à ma nièce,
et nous courons exécuter vos ordres.

MONLAC.

Ah !... N'oubliez pas, en passant, de mettre Broff en liberté ;
sa soumission et ses aveux lui ont mérité sa grâce.

FULBERT.

Il suffit. (*Bas à Martial.*) Bon surcroît de renfort. (*Haut.*)
Viens, Martial. (*Ils sortent tous deux suivis des soldats.*)

SCENE III.

MONLAC, seul.

Je puis donc enfin me livrer à l'excès de ma joie, Ernest tu
es descendu dans la tombe que t'a creusée ma haine ! (*Il regarde
la chapelle.*) C'est donc là qu'il repose !... Orgueilleuse
Célestine ! je t'ai ravi ton père ; mais c'est toi, oui, c'est toi qui
l'as assassiné. (*On entend trois sons de cor.*) Qu'entends-je ?
trois sons de cor ! qui peut venir si matin au Château de
Pierre-Scise ?... quelques prisonniers, sans doute... informons-
nous... mais on vient.

SCENE IV.

MONLAC, CLAUDIN.

MONLAC.

Qu'est-ce ?

CLAUDIN.

M. le Gouverneur, c'est un homme qui n'a pas voulu dire
son nom, et qui demande à vous parler.

MONLAC.

Déjà !... Qu'on ne laisse introduire personne dans le
château ; est-ce à cette heure... ?

CLAUDIN.

J'étais auprès du factionnaire du second pont lorsqu'il est
arrivé.

MONLAC.

Et comment a-t-il pu pénétrer jusque là ?

CLAUDIN.

Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il a l'air de bien mauvaise humeur.

MONLAC.

Comment ! de mauvaise humeur !

CLAUDIN.

Où. Où est ton gouverneur ? a-t-il dit brusquement au soldat.

MONLAC.

- Voilà qui est bien singulier !

CLAUDIN.

Oh ! je lui ai dit aussi ! mais il m'a dit à moi, en radoucissant sa voix : Mon ami, faites-moi parler à M. de Monlac. — Votre nom ? lui ai-je dit. — Il n'a pas besoin de le savoir ; dites-lui, qui me dit, que je suis porteur d'un ordre du roi, qu'il se hâte de me donner audience.

MONLAC, surpris.

Un ordre du roi !

CLAUDIN.

Là-dessus, je l'ai conduit, chez vous, mais comme vous n'y étiez pas, puisque vous êtes ici, je me suis chargé de venir vous chercher. Il a l'air bien impatient toujours.

MONLAC.

J'y vais.

CLAUDIN.

Vous n'en avez pas besoin ; tenez, le voilà, il n'aura pas voulu attendre, il m'a suivi ; quand je vous dis qu'il est pressé.

MONLAC.

Ciel ! que vois-je ? (*A part.*) Monsieur de Montmorenci ! (*A Claudin.*) Eloigne-toi.

CLAUDIN.

Où, M. le Gouverneur. (*Il sort.*)

S C E N E V.

MONLAC, LE DUC DE MONTMORENCI.

MONLAC.

Quoi ! c'est vous, monseigneur ?

MONTMORENCI.

Moi-même, monsieur de Monlac.

MONLAC.

Pardonnez, mais votre subite apparition ne me permet pas

d'employer les moyens de vous recevoir avec les honneurs qui sont dus à un homme de votre rang.

MONTMORENCI.

Il n'en est pas besoin. Je desiré au contraire garder le plus grand incognito. Prenez ces papiers, lisez, et faites-moi conduire sur-le-champ près du comte Ernest ; que je le presse dans mes bras, et qu'il apprenne de son meilleur ami, que S. M. vient enfin de reconnaître son innocence.

MONLAC, *avec une douleur feinte.*

Ah ! M. le Duc, quelle tardive nouvelle !

MONTMORENCI.

Pourquoi ce trouble, cet air surpris ? répondez...

MONLAC.

Épargnez-moi la douleur de vous instruire....

MONTMORENCI.

Au nom du ciel, M. de Monlac, achevez.

MONLAC.

Je sais que je vais vous porter un coup terrible...

MONTMORENCI.

N'importe, je veux savoir,....

MONLAC.

Vous l'exigez... Apprenez donc que votre malheureux ami, que le comte Ernest ?...

MONTMORENCI.

Eh bien !...

MONLAC.

Il n'est plus.

MONTMORENCI.

Grand Dieu ! serait-il vrai ?... Lâche ! tu l'as assassiné !

MONLAC.

M. le Duc, le désespoir vous égare : le comte Ernest s'est lui-même privé de la vie. Enfin, c'est par un suicide que vous l'avez perdu.

MONTMORENCI.

Ernest ! un suicide ! cela est impossible, vous m'en imposez..

MONLAC.

Tous les soldats de la garnison peuvent vous l'attester. Hélas ! je dois plus que personne m'accuser de ce fatal événement ; sans ma funeste complaisance, sans la liberté que je lui laissais de parcourir cette enceinte, on n'aurait pu lui faire parvenir des armes, et nous n'aurions pas aujourd'hui sa mort à pleurer.

MONTMORENCI.

Vous! pleurer sa mort!

MONLAC.

Je sais que la calomnie a répandu son venin sur toutes les actions de ma vie. Je passe dans l'opinion de quelques personnes pour être l'ennemi d'Ernest... Moi! son ennemi! ah, M. le Duc, s'il existait encore, je suis bien sûr qu'il détruirait lui-même ces injustes soupçons.

MONTMORENCI.

Je sais à quoi m'en tenir, monsieur de Monlac. N'oubliez pas que je déteste les imposteurs autant que les ennemis de ma patrie. Ernest ne s'est point donné la mort : je connais trop ses principes religieux pour le croire capable de cette lâcheté. Il a péri sous un glaive assassin, victime de quelque atroce perfidie... Mais croyez bien que je ne répandrai pas sur la cendre de mon ami des larmes inutiles; son sang fume encore, il me crie vengeance! Malheur aux traîtres, aux vils oppresseurs qui l'ont plongé dans la tombe!... Dieu juste! reçois ici le serment que je fais de les poursuivre jusqu'aux enfers.

MONLAC.

Croyez que je partage bien sincèrement, monsieur le Duc, le sentiment douloureux dont vous êtes affecté, et votre grandeur d'âme m'est assez connue pour être persuadé que vous reviendrez bientôt de l'erreur qui vous abuse. N'attribuez la mort de votre malheureux ami, qu'aux tourmens d'une longue captivité, que j'ai cherché à adoucir autant qu'il a été en mon pouvoir. Aigri par l'infortune, par les odieuses inculpations dont on osa le charger, il a terminé des jours précieux que devaient encore embellir votre amitié, sa gloire et l'amour de sa fille.

MONTMORENCI.

Malheureuse Célestine! que vas-tu devenir en apprenant cette affreuse nouvelle? Ah! je te servirai de père, n'en doute pas. S'il est vrai qu'Ernest ait attenté à ses jours, l'ingrat! il avait donc oublié Montmorenci! pouvait-il se dissimuler qu'à la première nouvelle de son sort funeste, mon cœur ne se fit un devoir de l'arracher aux efforts de la calomnie? Ernest! Ernest! qu'as-tu fait? Mais, répondez-moi, quand et comment a-t-il consommé cet horrible sacrifice?

MONLAC.

Aujourd'hui même. Un coup de feu parti de sa prison... De grâce, épargnez-moi les affreux détails... Il en coûte trop à ma sensibilité.

MONTMORENCI.

Un jour plutôt et je le sauvais!... C'est assez, hâtons-nous de quitter cet abominable séjour; chaque instant ajoute un poids aux regrets qui m'accablent.

MONLAC, *à part.*

Que n'es-tu déjà hors d'ici!

MONTMORENCI.

Mais, que dis-je ? Ah ! si je n'ai pu lui sauver la vie, je dois au moins lui rendre les derniers devoirs qu'exige l'amitié. Je vais donner des ordres pour la cérémonie funèbre ; oui, j'aurai le courage d'y assister, et je veux qu'elle soit digne de lui.

MONLAC.

Je vous ferai observer, monseigneur, que dans ce château les ordres sévères.....

MONTMORENCI.

Je le veux, cela doit vous suffire. C'est en contemplant la froide dépouille du plus vertueux des hommes, que je veux renouveler, sur son corps ensanglanté, le serment inviolable d'anéantir ses bourreaux... Vous frémissez, monsieur de Monlac !

MONLAC, *troublé.*

Moi ! monsieur le Duc ? quelle pourrait en être la cause ? Je vois avec douleur l'injuste prévention qui vous anime contre moi ; j'espère qu'avec le tems, vous me rendrez plus de justice. Mais souffrez que je vous conduise dans l'appartement que je vous destine ; vous devez avoir besoin de prendre du repos...

MONTMORENCI.

Du repos ! il n'en est plus pour moi jusqu'au moment où Ernest sera vengé. Accompagnez mes pas.

MONLAC, *à part.*

Je saurai confondre ta fatigante pénétration. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

CLAUDIN, *seul.*

Ils s'en vont !... J'aurais bien voulu entendre ce qu'ils disaient.. Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur-là ?.. Il n'a pas l'air aisé. Faut que ce soit quelqu'un d'importance. Monsieur le Gouverneur aussi avait l'air tout je ne sais comment. Il m'a renvoyé ; il n'a pas voulu que j'entende leur conversation. C'est peut-être quelques secrets d'état que je ne dois pas connaître... Mais qu'est-ce qui vient là-bas ?... Oh ! Dieu me pardonne, c'est miamzelle Georgette... Qu'est-ce qu'elle vient faire ici si matin avec son paquet sous le bras ?... Elle ne s'est donc pas couchée ? Voyons, guettons-la ; je suis curieux de savoir ce qu'elle va faire. (*Il se cache.*)

SCÈNE VII.

CÉLESTINE, portant un paquet; CLAUDIN, caché.

CÉLESTINE.

C'est ici; voilà la chapelle; prenons garde d'être aperçue.
(Elle regarde.) Personne.

CLAUDIN, à part.

Elle a l'air de se cacher. Quel est son dessein?

CÉLESTINE.

Fulbert n'a pu m'accompagner. « Forcé de sortir pour un moment, m'a-t-il dit, en me donnant cette clef : Allez vous-même à la chapelle; portez au comte cet habit de soldat, qu'il le mette sur-le-champ, et qu'à mon retour, je le trouve prêt à me suivre. » Mais quel peut être cet étranger qui vient d'arriver? Encore quelque persécuteur de mon malheureux père. N'importe, cette circonstance nous est favorable, puisqu'en ce moment elle tient le gouverneur éloigné de ces lieux : entrons.
(Elle ouvre la chapelle, entre et referme la porte.)

SCÈNE VIII.

CLAUDIN, seul.

Eh bien! où est-ce qu'elle va donc comme ça? La voilà dans la chapelle! Mais elle ne sait donc pas que c'est là qu'on a exposé le mort tout de son long sur un brancard? Ah, mon Dieu! une jeune fille avec un mort!... Qu'est-ce qui peut en arriver?... Avertissons-la... Tiens! la porte est fermée, et la clef... elle n'y est pas... C'est pas une femme, c'est un vrai lutin. Je vous demande ce qu'elle va faire auprès de ce mort?... Écoutons ce qu'ils disent, tous les deux.

SCÈNE IX.

CLAUDIN, à la porte de la chapelle; ALBANI, paraissant à la fenêtre de la tour.

ALBANI.

Ah! cette fenêtre donne en face de la chapelle.

CLAUDIN, écoutant.

J'entends chuchoter, je crois?

ALBANI.

Ne vois-je pas Claudin? Que fait-il là?

CLAUDIN, effrayé.

Ah, mon Dieu! n'est-ce pas le mort qui me demande ce que je fais là? Je n'en puis plus!

ALBANI, *appelant.*

Claudin ! Claudin !

CLAUDIN.

Qui m'appelle ?

ALBANI.

Par ici !

CLAUDIN.

Par où donc ? (*L'apercevant.*) Tiens ! c'est vous, monsieur Albani !

ALBANI.

Moi-même, mon pauvre Claudin,

CLAUDIN.

Quelle peur vous m'avez fait ! Mais comment se fait-il que vous vous trouviez là comme un événement ?

ALBANI.

En parcourant mon cachot, j'ai rencontré une porte vermoulue, que j'ai brisée sans peine. Après avoir suivi un long corridor, je me suis trouvé ici.

CLAUDIN.

Ah ! soyez tranquille, vous n'en sortirez pas.

ALBANI.

De grâce, mon cher Claudin, apprends-moi ce qui s'est passé au château depuis que je suis enfermé. Quel est ce nouveau coup de feu que j'ai entendu ?

CLAUDIN.

C'est le comte Ernest qui s'est tué lui-même dans sa prison ; rien que ça.

ALBANI.

Le comte Ernest s'est tué ? cela n'est pas possible !

CLAUDIN.

Il est bon là avec son pas possible. A telles enseignes que son corps est exposé dans cette chapelle, en attendant qu'on lui donne la sépulture.

ALBANI.

C'est encore une ruse infernale concertée par ce coquin de Fulbert.

CLAUDIN.

Qu'est-ce que cela veut dire, coquin ? Apprenez que monsieur Fulbert n'est pas un coquin, et qu'il n'y a ici de coquin que... Il suffit, je m'entends.

ALBANI.

Miserable ! tu m'insultes, je crois ?

CLAUDIN.

Parline, vous insultez bien les autres. Ah! vous pouvez crier, je ne vous crains pas; M. le Gouverneur saura vous faire chanter sur un autre ton.

ALBANI.

Tremble que je ne te fasse repentir...

CLAUDIN.

Bah! bah! bernique! je me moque de vous, oiseau de mauvais augure. Adieu, l'homme de bien qui est en prison. On t'en fournira des coquins. ... Allons-nous-en, car ma bile s'échauffe... je sens qu'elle monte! Je vas trouver M. de Monlac; il vous remettra à vot' place, M. Albani; c'est dans le cachot dont vous avez brisé la porte. (*Il sort.*)

SCENE X.

ALBANI, *seul.*

Oui, oui, va trouver M. de Monlac; tu me sers mieux que tu me penses. S'il vient, je pourrai au moins me justifier. Mais cet imbécille, dirait-il la vérité? Ernest, se serait-il en effet donné la mort? Tout ceci me paraît bien étonnant!... On ouvre la porte de la chapelle... C'est une femme... Observons en silence.

SCENE XI.

ERNEST, CELESTINE, *sortant de la chapelle*; ALBANI,
à la grille.

CELESTINE.

N'allez pas plus avant, mon père; ne vous exposez pas, on pourrait vous appercevoir.

ALBANI, *surpris.*

• Son père, dit-elle?

ERNEST.

Hâte-toi, ma chère Célestine.

ALBANI, *à part.*

Célestine! c'est la voix du comte Ernest.

CELESTINE, *à son père.*

L'instant de votre délivrance approche.

ERNEST.

Je pourrai donc sans crainte te presser dans mes bras!

ALBANI, *à part.*

C'est sa fille! O ruse diabolique!

CELESTINE.

Je vais au devant de Fulbert; il ne peut tarder à rentrer dans la forteresse.

ERNEST.

Mais comment espères-tu sortir toi-même?

CELESTINE.

On me prend ici pour la nièce de Fulbert; mes démarches peuvent éveiller les soupçons.

ALBANI.

Ah ! c'est la prétendue nièce de Fulbert.

CÉLESTINE.

Adieu, mon bon, mon tendre père !

ERNEST.

Adieu, ma fille ! hélas ! c'est pour toi seule que je tiens encore à la vie ! *(Ils s'embrassent.)*

CÉLESTINE.

Rentrez. Bientôt je reviens vous trouver.

(Célestine renferme son père dans la chapelle, et sort.)

SCENE XII.

ALBANI, seul.

Qu'ai-je vu et que viens-je d'entendre ? Quoi ! le comte Ernest existe encore, et cette paysanne... Mort de vie ! et je n'ai pas deviné cette intrigue ! et j'ai été la dupe d'un piège aussi grossier ! Ah ! traîtres ! vous allez payer cher l'abus que vous avez fait de ma crédulité... Voici monsieur de Monlac, je vais enfin triompher.

SCENE XIII.

MONLAC, amené par CLAUDIN, ALBANI.

CLAUDIN.

Oui, monsieur le Gouverneur, vous allez le voir. Il est ni plus ni moins qu'un ours dans sa cage ; tenez, le voilà.

MONLAC.

Que fais-tu là, perfide ? n'espère pas te soustraire à ma vengeance.

ALBANI.

De grâce, M. de Monlac, écoutez-moi.

MONLAC.

Comment es-tu parvenu jusqu'ici ? Claudin, va chercher des soldats, qu'ils viennent surveiller ce misérable, jusqu'à ce que Fulbert, qui a les clefs, puisse le renfermer dans le cachot le plus profond.

CLAUDIN.

Oui, M. le Gouverneur, avec plaisir. *(Il sort.)*

SCENE XIV.

MONLAC, ALBANI.

ALBANI.

M. de Monlac, au nom de votre propre intérêt, daignez enfin m'entendre.

MONLAC.

Ne pense plus m'abuser.

ALBANI.

Silence, et parlons bas surtout. Il m'est facile maintenant de prouver mon innocence. Vous êtes dupe de la rose la mieux cambrée.

Que veux-tu dire ?

MONLAC.

Vous croyez que le comte Ernest est mort ?

ALBANI.

MONLAC.

Oui ; eh bien !

ALBANI.

Détrompez-vous ; il existe.

MONLAC.

Serait-il possible !

ALBANI.

Je l'ai vu tout à l'heure ; il était là. C'est un nouveau stratagème imaginé pour favoriser sa fuite , et c'est Fulbert qui mène cette intrigue.

MONLAC.

Grand Dieu !

ALBANI.

Ce n'est pas tout. Apprenez encore que sa prétendue nièce n'est autre que Célestine , la fille du comte Ernest.

MONLAC.

Célestine !

ALBANI.

Elle-même.

MONLAC.

Et je ne l'ai pas reconnue ! O trahison !... Mais... juste ciel !... Dans quelle position je me trouve... Que vais-je devenir !...

ALBANI.

Comment ?

MONLAC.

M. de Montmorenci est ici ; il est porteur d'un ordre du roi ; il vient chercher Ernest... Qui m'assurera de la discrétion de Broff ? Grand Dieu ! tout va se découvrir... Mais je fais une réflexion... oui , je pourrais profiter de cette circonstance.

ALBANI.

Quelle est-elle ?

MONLAC.

Un des valets de Montmorenci est venu tout à l'heure lui parler en particulier. Aussitôt il est parti en me disant qu'il allait rendre visite au gouverneur de la ville , et que bientôt il serait de retour.

ALBANI.

Les soldats de la garnison , savent-ils son arrivée dans ce château ?

MONLAC.

Non. Tout le monde l'ignore. Il a voulu lui-même garder l'incognito.

ALBANI.

Tant mieux. Hâtez-vous de me rendre à la liberté , et fiez-vous à moi pour vous tirer de l'embarras dans lequel vous vous trouvez.

MONLAC.

Mais par quel moyen ? C'est Fulbert qui a la clef de ton cachot.

ALBANI.

Faites enfoncer la porte par les soldats que vous venez d'envoyer chercher.

MONLAC.

Tu as raison. Je puis compter sur eux. Je n'ai en ce moment que ceux qui me sont restés liés, les voici. Rends-toi à la porte de ta prison ; je vais les y conduire. (*Albani se retire.*)

SCENE XV.

MONLAC, Soldats amenés par CLAUDIN.

MONLAC.

Mes amis, apprenez que le comte Ernest n'est point mort ; que Fulbert avait le dessein de le faire évader ; qu'il a poussé l'oubli de ses devoirs jusqu'à introduire, sous le nom de sa nièce, la fille de ce grand coupable. Il est absent pour le moment, mais il n'évitera pas le châtement que je lui réserve ; en attendant son retour, qui ne peut être fort éloigné, aidez-moi à briser la porte d'Albani dont j'ai reconnu l'innocence. Suivez-moi. (*Il sort avec les soldats.*)

SCENE XVI.

CLAUDIN, seul.

Ah, mon Dieu ! ah, mon Dieu ! quel grabuge ! Là ! me v'la encore dans une jolie situation ! C'est pourtant moi qui suis la cause de tout ça. En voulant faire saisir ce coquin qui cherchait à s'échapper, j'ai fait le malheur de ce pauvre M. Fulbert. Mais aussi qui est-ce qui aurait pu s'imaginer que le comte Ernest, qui était mort hier au soir, serait envie ce matin ? Et encore plus fort, que cette petite Normande, avec son grand bonnet, qui était maizelle Georgette, est à présent une grande dame ? Ah, mon Dieu !... Mais qu'est-ce qu'on va leur faire ?... Ah, ils sont perdus, c'est fini, et moi je perds ma place. Jarni ! je me battrais moi-même, si, dans la colère, je ne craignais pas de me faire du mal... Mais je crois que voilà M. Fulbert... Qui, c'est lui, et la fausse maizelle Georgette.

SCENE XVII.

CLAUDIN, FULBERT, CELESTINE,

FULBERT.

Venez, venez, madame, hâtons-nous.

CLAUDIN, à part.

Madame ! c'est ça.

CELESTINE.

Silence, voici Claudin.

FULBERT.

Que fais-tu ici ?

(65)

Des sottises, monsieur Fulbert.

CLAUDIN.

FULBERT.

Comment?

CLAUDIN.

Battez-moi, tuez-moi, je ne m'en fâcherai pas. Mais Albani est en liberté, et c'est moi qui en suis la cause innocente.

CÉLESTINE.

Que dis-tu?

FULBERT.

Albani est libre!

CLAUDIN.

Qui, monsieur Fulbert. Le Gouverneur sait que le comte Ernest n'est pas mort, et que mamzelle Georgette... n'est plus mamzelle Georgette, mais bien la fille de monsieur Ernest.

FULBERT.

Grand Dieu!

CÉLESTINE.

Qu'allois-nous devenir?

FULBERT.

Un moment, madame, laissez-moi me reconnaître. O ciel! à l'instant de réussir, faut-il...

CLAUDIN.

Dépêchez-vous, car le Gouverneur, qui est allé enfoncer la porte de la prison d'Albani, ne tardera pas à revenir.

FULBERT.

Allons, allons, nos factionnaires sont posés... Votre père doit être revêtu de l'habit de soldat; il faut partir.

CÉLESTINE.

Et Martial qui n'est pas ici?

FULBERT.

Nous le rencontrerons au bas de la montagne.

CÉLESTINE.

Claudin, ne nous trahis pas.

CLAUDIN.

Oh! il n'y a pas de risque.

FULBERT.

Entrons (*A Claudin.*) Observe si quelque un vient.

(*Célestine et Fulbert entrent dans la chapelle.*)

SCÈNE XVIII.

CLAUDIN, seul.

Il ne leur aura pas été facile de briser cette porte. Hélas! maintenant qu'il y a encore loin, c'est là-bas, là-bas... Ah, mon Dieu! les v'là... Ils n'auront pas le temps de sortir... Les v'là!... Les v'là!... (*Parlant à travers la porte.*) Ne sortez pas! ils vous verraient!... (*Il ôte la clef qui est restée en dehors.*) Tenez, v'là la clef, enfermez-vous en dedans. (*Il la leur jette.*) Bon! je répare ma sottise.

SCÈNE XIX.

MONLAC, ALBANI, CLAUDIN, SOLDATS.

MONLAC.

Les traîtres ! avec quel art perfide ils ont abusé de ma confiance !

ALBANI.

Quelle résolution prenez-vous ?

MONLAC.

Mort et vengeance ! Je ne veux entendre que ces mots. Tu dis qu'il est dans cette chapelle ?

ALBANI.

Oui, M. le Gouverneur.

MONLAC.

N'attendons pas le retour de M. de Montmorenci ; que son jugement soit exécuté sur-le-champ.

ALBANI.

Cependant les ordres du roi... Ne craignez-vous pas...

MONLAC.

Ces ordres sont peut-être faux... Ma fureur ne connaît plus de bornes, et dût-il m'en coûter la vie, il faut que mon ennemi périsse. (*Aux soldats.*) Soldats ! vous l'avez entendu, c'est par le plus insigne mensonge qu'on a voulu soustraire au glaive des lois un coupable condamné par un tribunal institué pour juger les traîtres. Le ciel a permis qu'il ne pût échapper à son châtiment. C'est à vous à faire votre devoir. Qu'on enfonce cette porte, et que les lois reçoivent leur exécution.

CLAUDIN, effrayé.

Ah ! je me sauve ! je ne veux pas voir ça !

(*Il se sauve par l'escalier. Les soldats enfonce la porte de la chapelle.*)

SCÈNE XX.

MONLAC, ALBANI, ERNEST, CÉLESTINE, FULBERT, SOLDATS.

CÉLESTINE, se jetant aux genoux de Monlac.

Monlac ! au nom du ciel, prends pitié de mon père !

MONLAC.

Célestine !

ERNEST.

Relève-toi, ma fille ! toi, aux genoux de ce monstre !

ALBANI.

Fulbert était avec eux.

MONLAC.

Ils sont tous réunis. O sort ! tu combles mes espérances. (*A Fulbert.*) Te voilà donc, traître ! tremble du supplice que je te prépare.

FULBERT.

Va, il n'a rien d'effrayant pour moi ; j'ai vu la mort dans

vingt batailles, et je n'ai jamais tremblé. Pourquoi regretterai-je la vie ? elle est souillée par ton existence, et je n'ai pu sauver de ta rage le plus vertueux des hommes.

MONLAC.

Qui vient ici ?

SCENE XXI.

LES PRECEDENS, UN SOLDAT.

MONLAC, au soldat.

Que voulez-vous ?

LE SOLDAT.

C'est M. de Montmorenci qui entre dans la forteresse.

ERNEST et FULBERT.

Montmorenci !

MONLAC, avec effroi.

Grand Dieu !

CÉLESTINE.

O bonheur !

MONLAC, à part.

Ils sont instruits ! fatal contre-temps ! (*Haut.*) Vous vous croyez sauvés, sans doute, mais c'est en vain que vous avez conçu cet espoir. Albani, reconduis-les au fond de cette chapelle, qu'aucun bruit surtout ne puisse indiquer que ce lieu les renferme.

CÉLESTINE.

Barbare !

MONLAC.

Je n'écoute rien.

ERNEST.

Du courage, ma fille ! Montmorenci est ici, le ciel se déclare en notre faveur.

ALBANI.

Allons ! allons ! marchons !

(*On les entraîne dans la chapelle, et Albani entre avec eux.*)

SCENE XXII.

MONLAC, LE SOLDAT.

MONLAC.

Qui t'a dit de venir annoncer ici monsieur de Montmorenci ?

LE SOLDAT.

Il s'est nommé au factionnaire, en entrant dans la forteresse. N'ignorant pas les honneurs que l'on doit rendre à monsieur le Duc, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous avertir de son arrivée.

MONLAC.

Sais-tu si Broff est au château en ce moment ?

LE SOLDAT.

Broff! oh! non, monsieur le Gouverneur. Aussitôt qu'on lui a eu rendu la liberté, il est sorti en disant qu'il n'y rentrerait jamais.

MONLAC.

A merveille. (*A part.*) Je n'ai plus rien à craindre de son indiscretion. (*Haut.*) Il suffit, garde le silence sur ce que tu viens de voir.

LE SOLDAT.

Oui, monsieur le Gouverneur.

MONLAC.

Eloigne-toi. Courons au devant de monsieur de Montmorenci. Hâtons, s'il est possible, l'instant de son départ, et surtout empêchons-le d'arriver jusqu'ici..... Dieu! il n'est plus tems, le voici.

SCENE XXIII.

MONLAC, MONTMORENCI.

MONTMORENCI.

Vous ne m'attendiez pas en ce lieu, monsieur de Monlac?

MONLAC.

Non, monsieur le Duc; je n'eussais me flatter que votre retour fût aussi prompt. Vous étiez parti....

MONTMORENCI.

Oui, le Gouverneur de la ville de Lyon ayant appris mon arrivée dans cette forteresse, m'a fait demander un instant d'entretien, mais toutes réflexions faites, je suis revenu pour hâter les funérailles du malheureux Ernest. Après ce cruel moment, je quitte ce château, pour n'y jamais rentrer.

MONLAC, *à part.*

Il ne sait rien. (*Haut.*) Eh, quoi! monsieur le Duc, vous persistez à être témoin de ce douloureux spectacle?

MONTMORENCI.

Elle fera couler mes larmes, je n'en doute pas, mais....

MONLAC.

Croyez-moi, renoncez à ce fatal projet! Quittez des lieux qui ne vous offrent que des regrets, et laissez-moi le soin de faire rendre au comte les honneurs dus à son rang et à l'ami de l'illustre Montmorenci.

MONTMORENCI.

Vous me conseillez de quitter le château?

MONLAC.

Je fais plus, M. le Duc, j'ose vous en prier.

MONTMORENCI.

Je me rendrais peut-être à votre avis, si je ne me sentais la force d'accomplir la résolution que j'ai prise, et dont rien au monde ne peut me détourner.

MONLAC, *à part.*

Que veut-il dire?

MONTMORENCI.

Avant tout, je dois vous faire quelques questions. Vous êtes bien sûr de sa mort, n'est-il pas vrai, M. de Monlac ?

MONLAC.

Comment? (*Troublé*) Je vous ai dit... M. le Duc...

MONTMORENCI.

Oui, vous m'avez dit que vous aviez entendu un coup de feu qui l'avait privé de l'existence, mais vous êtes-vous bien assuré de la vérité du fait? Avez-vous pris toutes les précautions que l'on est en usage de prendre dans une telle circonstance ?

MONLAC.

Oui... oui... M. le Duc.

MONTMORENCI.

Et vous avez acquis la triste certitude que tous les secours étaient inutiles ?

MONLAC.

Oui... oui... M. le Duc. (*A part.*) J'ai peine à dissimuler mon trouble.

MONTMORENCI.

Eh bien ! pardonnez à ma faiblesse, M. de Monlac; mais quoique je ne puisse plus douter de son malheur, je ne sais quel trouble m'agite, un sentiment indéfinissable me porte vers lui, et j'éprouve, malgré moi, le besoin de le revoir encore.

MONLAC.

Dieu !

MONTMORENCI.

Oui, je veux contempler ses restes inanimés, m'assurer par moi-même qu'il est pour jamais ravi à ma tendresse, et lorsque j'aurai laissé tomber sur lui les dernières larmes de l'amitié, j'irai loin d'ici porter mes regrets et ma douleur.

MONLAC.

Permettez-moi de m'opposer à cette funeste résolution.

MONTMORENCI.

Je vous ai dit, Monsieur, que tel était mon dessein, et je vous prie en grâce de vous y conformer.

MONLAC.

Puisque vous le voulez absolument, veuillez, je vous prie, retourner à votre logement. Je vais donner les ordres nécessaires, et j'aurai l'honneur de vous faire prévenir...

MONTMORENCI.

Il n'en est pas besoin. C'est dans cette chapelle, m'avez-vous dit, qu'il est renfermé, ouvrez-moi cette porte.

MONLAC, *à part.*

Il est instruit, fuyons. (*Haut.*) Je n'en ai pas la clef, mais
 Je vais...

MONTMORENCI, *l'arrêtant.*

Un moment... Qu'avez-vous donc, monsieur de Monlac, vous êtes bien trouble ?

MONLAC.

Et qui ne le serait dans une pareille circonstance ?

MONTMORENCI.

Oui, je le conçois.... Aussi je ne souffrirai pas que vous me quittiez.... Je saurai vous éviter la peine d'aller chercher cette clef... (*Appelant.*) Paraissez, Martial ! accourez, mes amis !

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, MARTIAL, BROFF, CLAUDIN,
SOLDATS.

MONLAC, à part.

Ils étaient du complot ! (*Haut.*) Quel est votre dessein, monsieur le Duc ?

MONTMORENCI.

De m'assurer de ton forfait, monstre, et de te mettre en présence de ta victime. (*Aux soldats.*) Emparez-vous de lui, et brisez cette porte. (*On enfonce la porte.*) Paraissez, Ernest ! ne craignez rien ; c'est Montmorenci qui vient à votre secours.

SCÈNE XXV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE ERNEST, CÉLESTINE,
FULBERT, tenant ALBANI.

ERNEST.

Montmorenci ! ô mon ami !

CÉLESTINE.

Notre libérateur !

MONTMORENCI.

Célestine ! femme incomparable !

MONLAC.

Je suis perdu !

CLAUDIN.

Il voilà pris.

MONTMORENCI à Ernest.

Oublie tes infortunes ; ton honneur est rétabli, ta liberté est prononcée ; tu retrouves une fille chérie, et Montmorenci te presse sur son cœur.

ERNEST.

Je suis à peine à ma félicité !

MONTMORENCI.

M. de Monlac, instruit par ce brave soldat (*montrant Martial*), j'ai eu le bonheur de faire échouer vos odieux projets. Je vous constitue prisonnier dans cette forteresse. Fulbert, vous y commanderez en attendant qu'il plaise au roi de nommer un nouveau gouverneur. Que le premier acte de votre autorité soit l'emprisonnement de ce scélérat et de son infame complice.

FULBERT.

Comptez sur moi, monseigneur.

CLAUDIN.

Bie!, c'est ça.

MONTMORENCI.

Hâtez-vous de sortir de ces lieux. Broff, Fulbert, Martial
(*ces soldats de Martial*), et vous, mes amis, vous ne tan-
derez pas à recevoir la juste récompense de votre zèle et de
votre courage.

MARTIAL.

Il n'en est pas besoin, M. le Duc. Nous sommes déjà payés
par le plaisir d'avoir fait une bonne action.

FULBERT.

Je pense comme mes camarades, Monseigneur. Il n'est pas
de plus belle récompense pour le cœur d'un Français, que celle
de voir triompher l'innocence et la vertu.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.